

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

SERTORIUS

CORNEILLE, PIERRE

Tragédie — 1662

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

SERTORIUS	80 répliques
VIRIATE	55 répliques
PERMENNA	46 répliques
POMPÉE	37 répliques
ARISTIE	36 répliques
THAMIRE	20 répliques
AUFIDE	12 répliques
ARCAS	3 répliques
CELSUS	1 répliques

Personnages muets & suite : AUPIDE

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	20
ACTE III	38
ACTE IV	56
ACTE V	76

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Perpenna, Aufide.

PERPENNA

D'où me vient ce désordre, Aupide, et que veut dire
Que mon coeur sur mes vœux garde si peu d'empire ?
L'horreur que malgré moi me fait la trahison
Contre tout mon espoir révolte ma raison ;
Et de cette grandeur sur le crime fondée, 5
Dont jusqu'à ce moment m'a trop flatté l'idée,
L'image toute affreuse, au point d'exécuter,
Ne trouve plus en moi de bras à lui prêter.
En vain l'ambition qui presse mon courage,
D'un faux brillant d'honneur pare son noir ouvrage ; 10
En vain pour me soumettre à ses lâches efforts,
Mon âme a secoué le joug de cent remords :
Cette âme, d'avec soi tout à coup divisée,
Reprend de ces remords la chaîne mal brisée ;
Et de Sertorius le surprenant bonheur 15
Arrête une main prête à lui percer le coeur.

AUFIDE

Quel honteux contre-temps de vertu délicate

S'oppose au beau succès de l'espoir qui vous flatte ?
 Et depuis quand, seigneur, la soif du premier rang
 Craint-elle de répandre un peu de mauvais sang ? 20
 Avez-vous oublié cette grande maxime,
 Que la guerre civile est le règne du crime ;
 Et qu'aux lieux où le crime a plein droit de régner,
 L'innocence timide est seule à dédaigner ?
 L'honneur et la vertu sont des noms ridicules : 25
 Marius ni Carbon n'eurent point de scrupules ;
 Jamais Sylla, jamais...

PERPENNA

Sylla ni Marius
 N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus :
 Tour à tour la victoire, autour d'eux en furie, 30
 A poussé leur courroux jusqu'à la barbarie ;
 Tour à tour le carnage et les proscriptions
 Ont sacrifié Rome à leurs dissensions ;
 Mais leurs sanglants discords qui nous donnent des maîtres
 Ont fait des meurtriers, et n'ont point fait de traîtres : 35
 Leurs plus vastes fureurs jamais n'ont consenti
 Qu'aucun versât le sang de son propre parti ;
 Et dans l'un ni dans l'autre aucun n'a pris l'audace
 D'assassiner son chef pour monter en sa place.

AUFIDE

Vous y renoncez donc, et n'êtes plus jaloux 40
 De suivre les drapeaux d'un chef moindre que vous ?
 Ah ! S'il faut obéir, ne faisons plus la guerre :
 Prenons le même joug qu'a pris toute la terre.
 Pourquoi tant de périls ? Pourquoi tant de combats ?
 Si nous voulons servir, Sylla nous tend les bras. 45
 C'est mal vivre en Romain que prendre loi d'un homme ;

Mais, tyran pour tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

PERPENNA

Vois mieux ce que tu dis quand tu parles ainsi.
Du moins la liberté respire encore ici :
De notre république à Rome anéantie, 50
On y voit refleurir la plus noble partie ;
Et cet asile ouvert aux illustres proscrits,
Réunit du sénat le précieux débris.
Par lui Sertorius gouverne ces provinces,
Leur impose tribut, fait des lois à leurs princes, 55
Maintient de nos Romains le reste indépendant ;
Mais comme tout parti demande un commandant,
Ce bonheur imprévu qui partout l'accompagne,
Ce nom qu'il s'est acquis chez les peuples d'Espagne...

AUFIDE

Ah ! C'est ce nom acquis avec trop de bonheur 60
Qui rompt votre fortune et vous ravit l'honneur :
Vous n'en sauriez douter, pour peu qu'il vous souvienne
Du jour que votre armée alla joindre la sienne,
Lors...

PERPENNA

N'envenime point le cuisant souvenir 65
Que le commandement devait m'appartenir.
Je le passais en nombre aussi bien qu'en noblesse ;
Il succombait sans moi sous sa propre faiblesse :
Mais sitôt qu'il parut, je vis en moins de rien
Tout mon camp déserté pour repeupler le sien ; 70
Je vis par mes soldats mes aigles arrachées
Pour se ranger sous lui voler vers ses tranchées ;

Et pour en colorer l'empportement honteux,
 Je les suivis de rage, et m'y rangeai comme eux.
 L'impérieuse aigreur de l'âpre jalousie 75
 Dont en secret dès lors mon âme fut saisie
 Grossit de jour en jour sous une passion
 Qui tyrannise encor plus que l'ambition :
 J'adore Viriate ; et cette grande reine,
 Des Lusitaniens l'illustre souveraine, 80
 Pourrait par son hymen me rendre sur les siens
 Ce pouvoir absolu qu'il m'ôte sur les miens.
 Mais elle-même, hélas ! De ce grand nom charmée,
 S'attache au bruit heureux que fait sa renommée,
 Cependant qu'insensible à ce qu'elle a d'appas 85
 Il me dérobe un coeur qu'il ne demande pas.
 De son astre opposé telle est la violence,
 Qu'il me vole partout même sans qu'il y pense,
 Et que toutes les fois qu'il m'enlève mon bien,
 Son nom fait tout pour lui sans qu'il en sache rien. 90
 Je sais qu'il peut aimer et nous cacher sa flamme,
 Mais je veux sur ce point lui découvrir mon âme ;
 Et s'il peut me céder ce trône où je prétends,
 J'immolerai ma haine à mes désirs contents ;
 Et je n'envierai plus le rang dont il s'empare, 95
 S'il m'en assure autant chez ce peuple barbare,
 Qui formé par nos soins, instruit de notre main,
 Sous notre discipline est devenu romain.

AUFIDE

Lorsqu'on fait des projets d'une telle importance,
 Les intérêts d'amour entrent-ils en balance ? 100
 Et si ces intérêts vous sont enfin si doux,
 Viriate, lui mort, n'est-elle pas à vous ?

PERPENNA

Oui ; mais de cette mort la suite m'embarrasse.
Aurai-je sa fortune aussi bien que sa place ?
Ceux dont il a gagné la croyance et l'appui 105
Prendront-ils même joie à m'obéir qu'à lui ?
Et pour venger sa trame indignement coupée,
N'arboreront-ils point l'étendard de Pompée ?

AUFIDE

C'est trop craindre, et trop tard : c'est dans votre festin
Que ce soir par votre ordre on tranche son destin. 110
La trêve a dispersé l'armée à la campagne,
Et vous en commandez ce qui nous accompagne.
L'occasion nous rit dans un si grand dessein ;
Mais tel bras n'est à nous que jusques à demain :
Si vous rompez le coup, prévenez les indices ; 115
Perdez Sertorius ou perdez vos complices.
Craignez ce qu'il faut craindre : il en est parmi nous
Qui pourraient bien avoir même remords que vous ;
Et si vous différez... Mais le tyran arrive.
Tâchez d'en obtenir l'objet qui vous captive ; 120
Et je prierai les dieux que dans cet entretien
Vous ayez assez d'heur pour n'en obtenir rien.

SCÈNE II

Sertorius, Perpenna.

SERTORIUS

Apprenez un dessein qui me vient de surprendre.
Dans deux heures Pompée en ce lieu se doit rendre :

Il veut sur nos débats conférer avec moi,
Et pour toute assurance il ne prend que ma foi.

125

PERPENNA

La parole suffit entre les grands courages ;
D'un homme tel que vous la foi vaut cent otages :
Je n'en suis point surpris ; mais ce qui me surprend,
C'est de voir que Pompée ait pris le nom de Grand,
Pour faire encore au vôtre entière déférence,
Sans vouloir de lieu neutre à cette conférence.
C'est avoir beaucoup fait que d'avoir jusque-là
Fait descendre l'orgueil des héros de Sylla.

130

SERTORIUS

S'il est plus fort que nous, ce n'est plus en Espagne,
Où nous forçons les siens de quitter la campagne,
Et de se retrancher dans l'empire douteux
Que lui souffre à regret une province ou deux,
Qu'à sa fortune lasse il craint que je n'enlève,
Sitôt que le printemps aura fini la trêve.
C'est l'heureuse union de vos drapeaux aux miens
Qui fait ces beaux succès qu'à toute heure j'obtiens ;
C'est à vous que je dois ce que j'ai de puissance :
Attendez tout aussi de ma reconnaissance.
Je reviens à Pompée, et pense deviner
Quels motifs jusqu'ici peuvent nous l'amener.
Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre,
Et qu'au lieu d'attaquer il a peine à défendre,
Il voudrait qu'un accord avantageux ou non
L'affranchît d'un emploi qui ternit ce grand nom ;
Et chatouillé d'ailleurs par l'espoir qui le flatte,
De faire avec plus d'heur la guerre à Mithridate,
Il brûle d'être à Rome, afin d'en recevoir

135

140

145

150

Du maître qu'il s'y donne et l'ordre et le pouvoir.

PERPENNA

J'aurais cru qu'Aristie ici réfugiée, 155
Que forcé par ce maître il a répudiée,
Par un reste d'amour l'attirât en ces lieux
Sous une autre couleur lui faire ses adieux ;
Car de son cher tyran l'injustice fut telle,
Qu'il ne lui permit pas de prendre congé d'elle. 160

SERTORIUS

Cela peut être encore : ils s'aimaient chèrement ;
Mais il pourrait ici trouver du changement.
L'affront pique à tel point le grand coeur d'Aristie,
Que sa première flamme en haine convertie,
Elle cherche bien moins un asile chez nous 165
Que la gloire d'y prendre un plus illustre époux.
C'est ainsi qu'elle parle, et m'offre l'assistance
De ce que Rome encore a de gens d'importance,
Dont les uns ses parents, les autres ses amis,
Si je veux l'épouser, ont pour moi tout promis. 170
Leurs lettres en font foi, qu'elle me vient de rendre.
Voyez avec loisir ce que j'en dois attendre :
je veux bien m'en remettre à votre sentiment.

PERPENNA

Pourriez-vous bien, seigneur, balancer un moment,
À moins d'une secrète et forte antipathie 175
Qui vous montre un supplice en l'hymen d'Aristie ?
Voyant ce que pour dot Rome lui veut donner,
Vous n'avez aucun lieu de rien examiner.

SERTORIUS

Il faut donc, Perpenna, vous faire confidence
 Et de ce que je crains, et de ce que je pense. 180
 J'aime ailleurs. à mon âge il sied si mal d'aimer,
 Que je le cache même à qui m'a su charmer ;
 Mais tel que je puis être, on m'aime, ou pour mieux dire,
 La reine Viriate à mon hymen aspire :
 Elle veut que ce choix de son ambition 185
 De son peuple avec nous commence l'union,
 Et qu'ensuite à l'envi mille autres hyménées
 De nos deux nations l'une à l'autre enchaînées
 Mêlent si bien le sang et l'intérêt commun,
 Qu'ils réduisent bientôt les deux peuples en un. 190
 C'est ce qu'elle prétend pour digne récompense
 De nous avoir servis avec cette constance
 Qui n'épargne ni biens ni sang de ses sujets
 Pour affermir ici nos généreux projets :
 Non qu'elle me l'ait dit, ou quelque autre pour elle ; 195
 Mais j'en vois chaque jour quelque marque fidèle ;
 Et comme ce dessein n'est plus pour moi douteux,
 Je ne puis l'ignorer qu'autant que je le veux.
 Je crains donc de l'aigrir si j'épouse Aristie,
 Et que de ses sujets la meilleure partie, 200
 Pour venger ce mépris et servir son courroux,
 Ne tourne obstinément ses armes contre nous.
 Auprès d'un tel malheur, pour nous irréparable,
 Ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable ;
 Et sous un faux espoir de nous mieux établir, 205
 Ce renfort accepté pourrait nous affaiblir.
 Voilà ce qui retient mon esprit en balance.
 Je n'ai pour Aristie aucune répugnance ;
 Et la reine à tel point n'asservit pas mon coeur,
 Qu'il ne fasse encor tout pour le commun bonheur. 210

PERPENNA

Cette crainte, seigneur, dont votre âme est gênée,
Ne doit pas d'un moment retarder l'hyménée.
Viriate, il est vrai, pourra s'en émouvoir ;
Mais que sert la colère où manque le pouvoir ?
Malgré sa jalousie et ses vaines menaces, 215
N'êtes-vous pas toujours le maître de ses places ?
Les siens, dont vous craignez le vif ressentiment,
Ont-ils dans votre armée aucun commandement ?
Des plus nobles d'entre eux et des plus grands courages
N'avez-vous pas les fils dans Osca pour otages ? 220
Tous leurs chefs sont romains ; et leurs propres soldats
Dispersés dans nos rangs ont fait tant de combats,
Que la vieille amitié qui les attache aux nôtres
Leur fait aimer nos lois et n'en vouloir point d'autres.
Pourquoi donc tant les craindre, et pourquoi refuser... ? 225

SERTORIUS

Vous-même, Perpenna, pourquoi tant déguiser ?
Je vois ce qu'on m'a dit : vous aimez Viriate ;
Et votre amour caché dans vos raisons éclate.
Mais les raisonnements sont ici superflus ;
Dites que vous l'aimez, et je ne l'aime plus. 230
Parlez : je vous dois tant, que ma reconnaissance
Ne peut être sans honte un moment en balance.

PERPENNA

L'aveu que vous voulez à mon coeur est si doux,
Que j'ose...

SERTORIUS

C'est assez : je parlerai pour vous.

235

PERPENNA

Ah ! Seigneur, c'en est trop ; et...

SERTORIUS

Point de repartie :

Tous mes vœux sont déjà du côté d'Aristie ;

Et je l'épouserai, pourvu qu'en même jour

La reine se résolve à payer votre amour ;

240

Car quoi que vous disiez, je dois craindre sa haine,

Et fuirais à ce prix cette illustre Romaine.

La voici : laissez-moi ménager son esprit ;

Et voyez cependant de quel air on m'écrit.

SCÈNE III

Sertorius, Aristie.

ARISTIE

Ne vous offensez pas si dans mon infortune

245

Ma faiblesse me force à vous être importune :

Non pas pour mon hymen : les suites d'un tel choix

Méritent qu'on y pense un peu plus d'une fois ;

Mais vous pouvez, seigneur, joindre à mes espérances

Contre un péril nouveau nouvelles assurances.

250

J'apprends qu'un infidèle, autrefois mon époux,

Vient jusque dans ces murs conférer avec vous.

L'ordre de son tyran et sa flamme inquiète

Me pourront envier l'honneur de ma retraite :
 L'un en prévoit la suite, et l'autre en craint l'éclat ;
 Et tous les deux contre elle ont leurs raisons d'état.
 Je vous demande donc sûreté tout entière
 Contre la violence et contre la prière,
 Si par l'une ou par l'autre il veut se ressaisir
 De ce qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.

255

260

SERTORIUS

Il en a lieu, madame : un si rare mérite
 Semble croître de prix quand par force on le quitte ;
 Mais vous avez ici sûreté contre tous,
 Pourvu que vous puissiez en trouver contre vous,
 Et que contre un ingrat dont l'amour fut si tendre,
 Lorsqu'il vous parlera, vous sachiez vous défendre.
 On a peine à haïr ce qu'on a bien aimé,
 Et le feu mal éteint est bientôt rallumé.

265

ARISTIE

L'ingrat, par son divorce en faveur d'Émilie,
 M'a livrée aux mépris de toute l'Italie.
 Vous savez à quel point mon courage est blessé ;
 Mais s'il se dédisait d'un outrage forcé,
 S'il chassait Émilie et me rendait ma place,
 J'aurais peine, seigneur, à lui refuser grâce ;
 Et tant que je serai maîtresse de ma foi,
 Je me dois toute à lui, s'il revient tout à moi.

270

275

SERTORIUS

En vain donc je me flatte ; en vain j'ose, madame,
 Promettre à mon espoir quelque part en votre âme :
 Pompée en est encor l'unique souverain.

Tous vos ressentiments n'offrent que votre main ;
Et quand par ses refus j'aurai droit d'y prétendre,
Le coeur, toujours à lui, ne voudra pas se rendre.

280

ARISTIE

Qu'importe de mon coeur, si je sais mon devoir,
Et si mon hyménée enfle votre pouvoir ?
Vous ravaleriez-vous jusques à la bassesse
D'exiger de ce coeur des marques de tendresse,
Et de les préférer à ce qu'il fait d'effort
Pour braver mon tyran et relever mon sort ?
Laissons, seigneur, laissons pour les petites âmes
Ce commerce rampant de soupirs et de flammes ;
Et ne nous unissons que pour mieux soutenir
La liberté que Rome est prête à voir finir.
Unissons ma vengeance à votre politique,
Pour sauver des abois toute la république :
L'hymen seul peut unir des intérêts si grands.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je prétends ;
Mais dans ce dur exil que mon tyran m'impose,
Le rebut de Pompée est encor quelque chose ;
Et j'ai des sentiments trop nobles ou trop vains
Pour le porter ailleurs qu'au plus grand des Romains.

285

290

295

300

SERTORIUS

Ce nom ne m'est pas dû, je suis...

ARISTIE

Ce que vous faites
Montre à tout l'univers, seigneur, ce que vous êtes ;
Mais quand même ce nom semblerait trop pour vous,
Du moins mon infidèle est d'un rang au-dessous :

305

Il sert dans son parti, vous commandez au vôtre ;
 Vous êtes chef de l'un, et lui sujet dans l'autre ;
 Et son divorce enfin, qui m'arrache sa foi,
 L'y laisse par Sylla plus opprimé que moi,
 Si votre hymen m'élève à la grandeur sublime, 310
 Tandis qu'en l'esclavage un autre hymen l'abîme.
 Mais, seigneur, je m'emporte, et l'excès d'un tel heur
 Me fait vous en parler avec trop de chaleur.
 Tout mon bien est encor dedans l'incertitude :
 Je n'en conçois l'espoir qu'avec inquiétude ; 315
 Et je craindrai toujours d'avoir trop prétendu,
 Tant que de cet espoir vous m'avez répondu.
 Vous me pouvez d'un mot assurer ou confondre.

SERTORIUS

Mais, madame, après tout, que puis-je vous répondre ?
 De quoi vous assurer, si vous-même parlez 320
 Sans être sûre encor de ce que vous voulez ?
 De votre illustre hymen je sais les avantages ;
 J'adore les grands noms que j'en ai pour otages,
 Et vois que leur secours, nous rehaussant le bras,
 Aurait bientôt jeté la tyrannie à bas ; 325
 Mais cette attente aussi pourrait se voir trompée
 Dans l'offre d'une main qui se garde à Pompée,
 Et qui n'étale ici la grandeur d'un tel bien
 Que pour me tout promettre et ne me donner rien.

ARISTIE

Si vous vouliez ma main par choix de ma personne, 330
 Je vous dirais, seigneur : « prenez, je vous la donne ;
 Quoi que veuille Pompée, il le voudra trop tard. »
 Mais comme en cet hymen l'amour n'a point de part,
 Qu'il n'est qu'un pur effet de noble politique,

Souffrez que je vous die, afin que je m'explique, 335
 Que quand j'aurais pour dot un million de bras,
 Je vous donne encor plus en ne l'achevant pas.
 Si je réduis Pompée à chasser Émilie,
 Peut-il, Sylla régissant, regarder l'Italie ?
 Ira-t-il se livrer à son juste courroux ? 340
 Non, non : si je le gagne, il faut qu'il vienne à vous.
 Ainsi par mon hymen vous avez assurance
 Que mille vrais Romains prendront votre défense ;
 Mais si j'en romps l'accord pour lui rendre mes vœux,
 Vous aurez ces Romains et Pompée avec eux ; 345
 Vous aurez ses amis par ce nouveau divorce ;
 Vous aurez du tyran la principale force,
 Son armée, ou du moins ses plus braves soldats,
 Qui de leur général voudront suivre les pas ;
 Vous marcherez vers Rome à communes enseignes. 350
 Il sera temps alors, Sylla, que tu me craignes.
 Tremble, et crois voir bientôt trébucher ta fierté,
 Si je puis t'enlever ce que tu m'as ôté.
 Pour faire de Pompée un gendre de ta femme,
 Tu l'as fait un parjure, un méchant, un infâme ; 355
 Mais s'il me laisse encor quelques droits sur son cœur,
 Il reprendra sa foi, sa vertu, son honneur :
 Pour rentrer dans mes fers il brisera tes chaînes,
 Et nous t'accablerons sous nos communes haines.
 J'abuse trop, seigneur, d'un précieux loisir ; 360
 Voilà vos intérêts : c'est à vous de choisir.
 Si votre amour trop prompt veut borner sa conquête,
 Je vous le dis encor, ma main est toute prête.
 Je vous laisse y penser : surtout souvenez-vous
 Que ma gloire en ces lieux me demande un époux ; 365
 Qu'elle ne peut souffrir que ma fuite m'y range
 En captive de guerre, au péril d'un échange,
 Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi,

Qu'après vous et Pompée il n'en est point pour moi,
Et que...

370

SERTORIUS

Vous le verrez, et saurez sa pensée.

ARISTIE

Adieu, seigneur : j'y suis la plus intéressée,
Et j'y vais préparer mon reste de pouvoir.

SERTORIUS

Moi, je vais donner ordre à le bien recevoir.
Dieux, souffrez qu'à mon tour avec vous je m'explique.
Que c'est un sort cruel d'aimer par politique !
Et que ses intérêts sont d'étranges malheurs,
S'ils font donner la main quand le coeur est ailleurs !

375

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Viriate, Thamire.

VIRIATE

Thamire, il faut parler, l'occasion nous presse :
Rome jusqu'en ces murs m'envoie une maîtresse ; 380
Et l'exil d'Aristie, enveloppé d'ennuis,
Est prêt à l'emporter sur tout ce que je suis.
En vain de mes regards l'ingénieux langage
Pour découvrir mon coeur a tout mis en usage ;
En vain par le mépris des vœux de tous nos rois 385
J'ai cru faire éclater l'orgueil d'un autre choix :
Le seul pour qui je tâche à le rendre visible,
Ou n'ose en rien connaître, ou demeure insensible,
Et laisse à ma pudeur des sentiments confus,
Que l'amour-propre obstine à douter du refus. 390
Épargne-m'en la honte, et prends soin de lui dire,
À ce héros si cher... Tu le connais, Thamire ;
Car d'où pourrait mon trône attendre un ferme appui ?
Et pour qui mépriser tous nos rois, que pour lui ?
Sertorius, lui seul digne de Viriate, 395
Mérite que pour lui tout mon amour éclate.
Fais-lui, fais-lui savoir le glorieux dessein
De m'affermir au trône en lui donnant la main :

Dis-lui... Mais j'aurais tort d'instruire ton adresse,
Moi qui connais ton zèle à servir ta princesse.

400

THAMIRE

Madame, en ce héros tout est illustre et grand ;
Mais à parler sans fard, votre amour me surprend.
Il est assez nouveau qu'un homme de son âge
Ait des charmes si forts pour un jeune courage,
Et que d'un front ridé les replis jaunissants
Trouvent l'heureux secret de captiver les sens.

405

VIRIATE

Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte :
Il hait des passions l'impétueux tumulte ;
Et son feu, que j'attache aux soins de ma grandeur,
Dédaigne tout mélange avec leur folle ardeur.
J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre
Qui soutient un banni contre toute la terre ;
J'aime en lui ces cheveux tous couverts de lauriers,
Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
Ce bras qui semble avoir la victoire en partage.
L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge :
Le mérite a toujours des charmes éclatants ;
Et quiconque peut tout est aimable en tout temps.

410

415

THAMIRE

Mais, madame, nos rois, dont l'amour vous irrite,
N'ont-ils tous ni vertu, ni pouvoir, ni mérite ?
Et dans votre parti se peut-il qu'aucun d'eux
N'ait signalé son nom par des exploits fameux ?
Celui des Turdétans, celui des Celtibères,
Soutiendraient-ils si mal le sceptre de vos pères ?

420

VIRIATE

Contre des rois comme eux j'aimerais leur soutien ; 425
 Mais contre des Romains tout leur pouvoir n'est rien.
 Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome :
 Il faut pour la braver qu'elle nous prête un homme,
 Et que son propre sang en faveur de ces lieux
 Balance les destins et partage les dieux. 430
 Depuis qu'elle a daigné protéger nos provinces,
 Et de son amitié faire honneur à leurs princes,
 Sous un si haut appui nos rois humiliés
 N'ont été que sujets sous le nom d'alliés ;
 Et ce qu'ils ont osé contre leur servitude 435
 N'en a rendu le joug que plus fort et plus rude.
 Qu'a fait Mandonius, qu'a fait Indibilis,
 Qu'y plonger plus avant leurs trônes as,
 Et voir leur fier amas de puissance et de gloire
 Brisé contre l'écueil d'une seule victoire ? 440
 Le grand Viriatus, de qui je tiens le jour,
 D'un sort plus favorable eut un pareil retour.
 Il défit trois prêteurs, il gagna dix batailles,
 Il repoussa l'assaut de plus de cent murailles,
 Et de Servilius l'astre prédominant 445
 Dissipa tout d'un coup ce bonheur étonnant.
 Ce grand roi fut défait, il en perdit la vie,
 Et laissait sa couronne à jamais asservie,
 Si pour briser les fers de son peuple captif,
 Rome n'eût envoyé ce noble fugitif. 450
 Depuis que son courage à nos destins préside,
 Un bonheur si constant de nos armes décide,
 Que deux lustres de guerre assurent nos climats
 Contre ces souverains de tant de potentats,
 Et leur laissent à peine, au bout de dix années, 455
 Pour se couvrir de nous, l'ombre des Pyrénées.

Nos rois, sans ce héros, l'un de l'autre jaloux,
Du plus heureux sans cesse auraient rompu les coups ;
Jamais ils n'auraient pu choisir entre eux un maître.

THAMIRE

Mais consentiront-ils qu'un Romain puisse l'être ?

460

VIRIATE

Il n'en prend pas le titre, et les traite d'égal ;
Mais, Thamire, après tout, il est leur général :
Ils combattent sous lui, sous son ordre ils s'unissent ;
Et tous ces rois de nom en effet obéissent,
Tandis que de leur rang l'inutile fierté
S'applaudit d'une vaine et fausse égalité.

465

THAMIRE

Je n'ose vous rien dire après cet avantage,
Et voudrais comme vous faire grâce à son âge ;
Mais enfin ce héros, sujet au cours des ans,
A trop longtemps vaincu pour vaincre encor longtemps,
Et sa mort...

470

VIRIATE

Jouissons, en dépit de l'envie,
Des restes glorieux de son illustre vie :
Sa mort me laissera pour ma protection
La splendeur de son ombre et l'éclat de son nom.
Sur ces deux grands appuis ma couronne affermie
Ne redoutera point de puissance ennemie :
Ils feront plus pour moi que ne feraient cent rois.
Mais nous en parlerons encor quelque autre fois :

475

Je l'aperçois qui vient.

480

SCÈNE II

Sertorius, Viriate, Thamire.

SERTORIUS

Que direz-vous, madame,
Du dessein téméraire où s'échappe mon âme ?
N'est-ce point oublier ce qu'on vous doit d'honneur,
Que demander à voir le fond de votre cœur ?

VIRIATE

Il est si peu fermé, que chacun y peut lire,
Seigneur, peut-être plus que je ne puis vous dire :
Pour voir ce qui s'y passe, il ne faut que des yeux.

485

SERTORIUS

J'ai besoin toutefois qu'il s'explique un peu mieux.
Tous vos rois à l'envi briguent votre hyménée,
Et comme vos bontés font notre destinée,
Par ces mêmes bontés j'ose vous conjurer,
En faisant ce grand choix, de nous considérer.
Si vous prenez un prince inconstant, infidèle,
Ou qui pour le parti n'ait pas assez de zèle,
Jugez en quel état nous nous verrons réduits,
Si je pourrai longtemps encor ce que je puis,
Si mon bras...

490

495

VIRIATE

Vous formez des craintes que j'admire.

J'ai mis tous mes états si bien sous votre empire,
Que quand il me plaira faire choix d'un époux,
Quelque projet qu'il fasse, il dépendra de vous.
Mais pour vous mieux ôter cette frivole crainte,
Choisissez-le vous-même, et parlez-moi sans feinte :
Pour qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon ?
À qui d'eux pouvez-vous confier ce grand nom ?

500

505

SERTORIUS

Je voudrais faire un choix qui pût aussi vous plaire ;
Mais à ce froid accueil que je vous vois leur faire,
Il semble que pour tous sans aucun intérêt...

VIRIATE

C'est peut-être, seigneur, qu'aucun d'eux ne me plaît,
Et que de leur haut rang la pompe la plus vaine
S'efface au seul aspect de la grandeur romaine.

510

SERTORIUS

Si donc je vous offrerais pour époux un Romain... ?

VIRIATE

Pourrais-je refuser un don de votre main ?

SERTORIUS

J'ose après cet aveu vous faire offre d'un homme
Digne d'être avoué de l'ancienne Rome.
Il en a la naissance, il en a le grand coeur,
Il est couvert de gloire, il est plein de valeur ;
De toute votre Espagne il a gagné l'estime,
Libéral, intrépide, affable, magnanime,

515

Enfin c'est Perpenna sur qui vous emportez...

520

VIRIATE

J'attendais votre nom après ces qualités :
 Les éloges brillants que vous daigniez y joindre
 Ne me permettaient pas d'espérer rien de moindre ;
 Mais certes le détour est un peu surprenant.
 Vous donnez une reine à votre lieutenant !
 Si vos Romains ainsi choisissent des maîtresses,
 À vos derniers tribuns il faudra des princesses.

525

SERTORIUS

Madame...

VIRIATE

Parlons net sur ce choix d'un époux.
 Êtes-vous trop pour moi ? Suis-je trop peu pour vous ?
 C'est m'offrir, et ce mot peut blesser les oreilles ;
 Mais un pareil amour sied bien à mes pareilles ;
 Et je veux bien, seigneur, qu'on sache désormais
 Que j'ai d'assez bons yeux pour voir ce que je fais.
 Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende :
 Je veux bien un Romain, mais je veux qu'il commande ;
 Et ne trouverais pas vos rois à dédaigner,
 N'était qu'ils savent mieux obéir que régner.
 Mais si de leur puissance ils vous laissent l'arbitre,
 Leur faiblesse du moins en conserve le titre :
 Ainsi ce noble orgueil qui vous préfère à tous
 En préfère le moindre à tout autre qu'à vous ;
 Car enfin, pour remplir l'honneur de ma naissance,
 Il me faudrait un roi de titre et de puissance ;
 Mais comme il n'en est plus, je pense m'en devoir

530

535

540

545

Ou le pouvoir sans nom, ou le nom sans pouvoir.

SERTORIUS

J'adore ce grand coeur qui rend ce qu'il doit rendre
 Aux illustres aïeux dont on vous voit descendre.
 À de moindres pensers son orgueil abaissé
 Ne soutiendrait pas bien ce qu'ils vous ont laissé. 550
 Mais puisque pour remplir la dignité royale
 Votre haute naissance en demande une égale,
 Perpenna parmi nous est le seul dont le sang
 Ne mêlerait point d'ombre à la splendeur du rang :
 Il descend de nos rois et de ceux d'Étrurie. 555
 Pour moi, qu'un sang moins noble a transmis à la vie,
 Je n'ose m'éblouir d'un peu de nom fameux
 Jusqu'à déshonorer le trône par mes vœux.
 Cessez de m'estimer jusqu'à lui faire injure ;
 Je ne veux que le nom de votre créature : 560
 Un si glorieux titre a de quoi me ravir ;
 Il m'a fait triompher en voulant vous servir ;
 Et malgré tout le peu que le ciel m'a fait naître...

VIRIATE

Si vous prenez ce titre, agissez moins en maître,
 Ou m'apprenez du moins, seigneur, par quelle loi 565
 Vous n'osez m'accepter, et disposez de moi.
 Accordez le respect que mon trône vous donne
 Avec cet attentat sur ma propre personne.
 Voir toute mon estime, et n'en pas mieux user,
 C'en est un qu'aucun art ne saurait déguiser. 570
 Ne m'honorez donc plus jusqu'à me faire injure :
 Puisque vous le voulez, soyez ma créature ;
 Et me laissant en reine ordonner de vos vœux,
 Portez-les jusqu'à moi parce que je le veux.

Pour votre Perpenna, que sa haute naissance 575
 N'affranchit point encor de votre obéissance,
 Fût-il du sang des dieux aussi bien que des rois,
 Ne lui promettez plus la gloire de mon choix.
 Rome n'attache point le grade à la noblesse.
 Votre grand Marius naquit dans la bassesse ; 580
 Et c'est pourtant le seul que le peuple romain
 Ait jusques à sept fois choisi pour souverain.
 Ainsi pour estimer chacun à sa manière,
 Au sang d'un Espagnol je ferais grâce entière ;
 Mais parmi vos Romains je prends peu garde au sang, 585
 Quand j'y vois la vertu prendre le plus haut rang.
 Vous, si vous haïssez comme eux le nom de reine,
 Regardez-moi, seigneur, comme dame romaine :
 Le droit de bourgeoisie à nos peuples donné
 Ne perd rien de son prix sur un front couronné. 590
 Sous ce titre adoptif, étant ce que vous êtes,
 Je pense bien valoir une de mes sujettes ;
 Et si quelque Romaine a causé vos refus,
 Je suis tout ce qu'elle est, et reine encor de plus.
 Peut-être la pitié d'une illustre misère... 595

SERTORIUS

Je vous entends, madame, et pour ne vous rien taire,
 J'avouerai qu'Aristie...

VIRIATE

Elle nous a tout dit :
 Je sais ce qu'elle espère et ce qu'on vous écrit.
 Sans y perdre de temps, ouvrez votre pensée. 600

SERTORIUS

Au seul bien de la cause elle est intéressée ;
 Mais puisque pour ôter l'Espagne à nos tyrans,
 Nous prenons, vous et moi, des chemins différents,
 De grâce, examinez le commun avantage,
 Et jugez ce que doit un généreux courage. 605
 Je trahirais, madame, et vous et vos états,
 De voir un tel secours, et ne l'accepter pas ;
 Mais ce même secours deviendrait notre perte
 S'il nous ôtait la main que vous m'avez offerte,
 Et qu'un destin jaloux de nos communs desseins 610
 Jetât ce grand dépôt en de mauvaises mains.
 Je tiens Sylla perdu, si vous laissez unie
 À ce puissant renfort votre Lusitanie.
 Mais vous pouvez enfin dépendre d'un époux,
 Et le seul Perpenna peut m'assurer de vous. 615
 Voyez ce qu'il a fait : je lui dois tant, madame,
 Qu'une juste prière en faveur de sa flamme...

VIRIATE

Si vous lui devez tant, ne me devez-vous rien ?
 Et lui faut-il payer vos dettes de mon bien ?
 Après que ma couronne a garanti vos têtes, 620
 Ne mérité-je point de part en vos conquêtes ?
 Ne vous ai-je servi que pour servir toujours,
 Et m'assurer des fers par mon propre secours ?
 Ne vous y trompez pas : si Perpenna m'épouse,
 Du pouvoir souverain je deviendrai jalouse, 625
 Et le rendrai moi-même assez entreprenant
 Pour ne vous pas laisser un roi pour lieutenant.
 Je vous avouerai plus : à qui que je me donne,
 Je voudrai hautement soutenir ma couronne ;

Et c'est ce qui me force à vous considérer, 630
 De peur de perdre tout, s'il nous faut séparer.
 Je ne vois que vous seul qui des mers aux montagnes
 Sous un même étendard puisse unir nos Espagnes ;
 Mais ce que je propose en est le seul moyen ;
 Et quoi qu'ait fait pour vous ce cher concitoyen, 635
 S'il vous a secouru contre la tyrannie,
 Il en est bien payé d'avoir sauvé sa vie.
 Les malheurs du parti l'accablaient à tel point,
 Qu'il se voyait perdu, s'il ne vous eût pas joint ;
 Et même, si j'en veux croire la renommée, 640
 Ses troupes, malgré lui, grossirent votre armée.
 Rome offre un grand secours, du moins on vous l'écrit ;
 Mais s'armât-elle toute en faveur d'un proscrit,
 Quand nous sommes aux bords d'une pleine victoire,
 Quel besoin avons-nous d'en partager la gloire ? 645
 Encore une campagne, et nos seuls escadrons
 Aux aigles de Sylla font repasser les monts.
 Et ces derniers venus auront droit de nous dire
 Qu'ils auront en ces lieux établi notre empire !
 Soyons d'un tel honneur l'un et l'autre jaloux ; 650
 Et quand nous pouvons tout, ne devons rien qu'à nous...

SERTORIUS

L'espoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces ;
 Le plus heureux destin surprend par les divorces :
 Du trop de confiance il aime à se venger ;
 Et dans un grand dessein rien n'est à négliger. 655
 Devons-nous exposer à tant d'incertitude
 L'esclavage de Rome et notre servitude,
 De peur de partager avec d'autres Romains
 Un honneur où le ciel veut peut-être leurs mains ?
 Notre gloire, il est vrai, deviendra sans seconde, 660

Si nous faisons sans eux la liberté du monde ;
Mais si quelque malheur suit tant d'heureux combats,
Quels reproches cruels ne nous ferons-nous pas !
D'ailleurs, considérez que Perpenna vous aime,
Qu'il est ou qu'il se croit digne du diadème,
Qu'il peut ici beaucoup, qu'il s'est vu de tout temps
Qu'en gouvernant le mieux on fait des mécontents,
Que piqué du mépris, il osera peut-être...

665

VIRIATE

Tranchez le mot, seigneur : je vous ai fait mon maître,
Et je dois obéir malgré mon sentiment ;
C'est à quoi se réduit tout ce raisonnement.
Faites, faites entrer ce héros d'importance,
Que je fasse un essai de mon obéissance ;
Et si vous le craignez, craignez autant du moins
Un long et vain regret d'avoir prêté vos soins.

670

675

SERTORIUS

Madame, croiriez-vous...

VIRIATE

Ce mot vous doit suffire.
J'entends ce qu'on me dit, et ce qu'on me veut dire.
Allez, faites-lui place, et ne présumez pas...

SERTORIUS

Je parle pour un autre, et toutefois, hélas !
Si vous saviez...

680

VIRIATE

Seigneur, que faut-il que je sache ?
Et quel est le secret que ce soupir me cache ?

SERTORIUS

Ce soupir redoublé...

VIRIATE

N'achevez point ; allez :
je vous obéirai plus que vous ne voulez.

685

SCÈNE III

Viriate, Thamire.

THAMIRE

Sa dureté m'étonne, et je ne puis, madame...

VIRIATE

L'apparence t'abuse : il m'aime au fond de l'âme.

THAMIRE

Quoi ? Quand pour un rival il s'obstine au refus...

VIRIATE

Il veut que je l'amuse, et ne veut rien de plus.

690

THAMIRE

Vous avez des clartés que mon insuffisance...

VIRIATE

Parlons à ce rival : le voilà qui s'avance.

SCÈNE IV

Viriate, Perpenna, Aufide, Thamire.

VIRIATE

Vous m'aimez, Perpenna ; Sertorius le dit :
Je crois sur sa parole, et lui dois tout crédit.
Je sais donc votre amour ; mais tirez-moi de peine :
Par où prétendez-vous mériter une reine ?
À quel titre lui plaire, et par quel charme un jour
Obliger sa couronne à payer votre amour ?

695

PERPENNA

Par de sincères vœux, par d'assidus services,
Par de profonds respects, par d'humbles sacrifices ;
Et si quelques effets peuvent justifier...

700

VIRIATE

Eh bien ! Qu'êtes-vous prêt de lui sacrifier ?

PERPENNA

Tous mes soins, tout mon sang, mon courage, ma vie.

VIRIATE

Pourriez-vous la servir dans une jalousie ?

PERPENNA

Ah ! Madame...

705

VIRIATE

À ce mot en vain le coeur vous bat :
Elle n'est pas d'amour, elle n'est que d'état.
J'ai de l'ambition, et mon orgueil de reine
Ne peut voir sans chagrin une autre souveraine,
Qui sur mon propre trône à mes yeux s'élevant,
Jusque dans mes états prenne le pas devant.
Sertorius y règne, et dans tout notre empire
Il dispense des lois où j'ai voulu souscrire :
Je ne m'en repens point, il en a bien usé ;
Je rends grâces au ciel qui l'a favorisé.
Mais pour vous dire enfin de quoi je suis jalouse,
Quel rang puis-je garder auprès de son épouse ?
Aristie y prétend, et l'offre qu'elle fait,
Ou que l'on fait pour elle, en assure l'effet.
Délivrez nos climats de cette vagabonde,
Qui vient par son exil troubler un autre monde ;
Et forcez-la sans bruit d'honorer d'autres lieux
De cet illustre objet qui me blesse les yeux.
Assez d'autres états lui prêteront asile.

710

715

720

PERPENNA

Quoi que vous m'ordonniez, tout me sera facile ;
Mais quand Sertorius ne l'épousera pas,
Un autre hymen vous met dans le même embarras,

725

Et qu'importe, après tout, d'une autre ou d'Aristie,
si...

VIRIATE

Rompons, Perpenna, rompons cette partie :
Donnons ordre au présent ; et quant à l'avenir,
Suivant l'occasion nous saurons y fournir.
Le temps est un grand maître, il règle bien des choses.
Enfin je suis jalouse, et vous en dis les causes.
Voulez-vous me servir ?

730

735

PERPENNA

Si je le veux ? J'y cours,
Madame, et meurs déjà d'y consacrer mes jours.
Mais pourrai-je espérer que ce faible service
Attirera sur moi quelque regard propice,
Que le coeur attendri fera suivre ?...

740

VIRIATE

Arrêtez !
Vous porteriez trop loin des vœux précipités.
Sans doute un tel service aura droit de me plaire ;
Mais laissez-moi, de grâce, arbitre du salaire :
Je ne suis point ingrate, et sais ce que je dois ;
Et c'est vous dire assez pour la première fois.
Adieu.

745

SCÈNE V

Perpenna, Aufide.

AUFIDE

Vous le voyez, seigneur, comme on vous joue.
Tout son coeur est ailleurs ; Sertorius l'avoue,
Et fait auprès de vous l'officieux rival,
Cependant que la reine...

750

PERPENNA

Ah ! N'en juge point mal.
À lui rendre service elle m'ouvre une voie
Que tout mon coeur embrasse avec excès de joie.

AUFIDE

Vous ne voyez donc pas que son esprit jaloux
Ne cherche à se servir de vous que contre vous,
Et que rompant le cours d'une flamme nouvelle,
Vous forcez ce rival à retourner vers elle ?

755

PERPENNA

N'importe, servons-la, méritons son amour :
La force et la vengeance agiront à leur tour.
Hasardons quelques jours sur l'espoir qui nous flatte,
Dussions-nous pour tout fruit ne faire qu'une ingrate.

760

AUFIDE

Mais, seigneur...

PERPENNA

Épargnons les discours superflus,
Songeons à la servir, et ne contestons plus :
Cet unique souci tient mon âme occupée.
Cependant de nos murs on découvre Pompée
Tu sais qu'on me l'a dit : allons le recevoir,
Puisque Sertorius m'impose ce devoir.

765

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Sertorius, Pompée.

SERTORIUS

Seigneur, qui des mortels eût jamais osé croire 770
Que la trêve à tel point dût rehausser ma gloire ;
Qu'un nom à qui la guerre a fait trop applaudir
Dans l'ombre de la paix trouvât à s'agrandir ?
Certes, je doute encor si ma vue est trompée,
Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée ; 775
Et quand il lui plaira, je saurai quel bonheur
Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

POMPÉE

Deux raisons ; mais, seigneur, faites qu'on se retire,
Afin qu'en liberté je puisse vous les dire.
L'inimitié qui règne entre nos deux partis 780
N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis.
Comme le vrai mérite a ses prérogatives,
Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
L'estime et le respect sont de justes tributs
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus ; 785
Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance,

Dont je ne fais ici que trop d'expérience,
 L'ardeur de voir de près un si fameux héros,
 Sans lui voir en la main piques ni javelots,
 Et le front désarmé de ce regard terrible 790
 Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.
 Je suis jeune et guerrier, et tant de fois vainqueur,
 Que mon trop de fortune a pu m'enfler le coeur ;
 Mais (et ce franc aveu sied bien aux grands courages)
 J'apprends plus contre vous par mes désavantages, 795
 Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aie emportés,
 Ne m'ont encore appris par mes prospérités.
 Je vois ce qu'il faut faire, à voir ce que vous faites :
 Les sièges, les assauts, les savantes retraites,
 Bien camper, bien choisir à chacun son emploi, 800
 Votre exemple est partout une étude pour moi.
 Ah ! Si je vous pouvais rendre à la république,
 Que je croirais lui faire un présent magnifique !
 Et que j'irais, seigneur, à Rome avec plaisir,
 Puisque la trêve enfin m'en donne le loisir, 805
 Si j'y pouvais porter quelque faible espérance
 D'y conclure un accord d'une telle importance !
 Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous ?
 Et près de vous, seigneur, ne puis-je rien pour tous ?

SERTORIUS

Vous me pourriez sans doute épargner quelque peine, 810
 Si vous vouliez avoir l'âme toute romaine ;
 Mais avant que d'entrer en ces difficultés,
 Souffrez que je réponde à vos civilités.
 Vous ne me donnez rien par cette haute estime
 Que vous n'ayez déjà dans le degré sublime. 815
 La victoire attachée à vos premiers exploits,
 Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos lois,

Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
 Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre.
 Si dans l'occasion je ménage un peu mieux 820
 L'assiette du pays et la faveur des lieux,
 Si mon expérience en prend quelque avantage,
 Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge ;
 Le temps y fait beaucoup ; et de mes actions
 S'il vous a plu tirer quelques instructions, 825
 Mes exemples un jour ayant fait place aux vôtres,
 Ce que je vous apprends, vous l'apprendrez à d'autres ;
 Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon emploi,
 S'instruiront contre vous, comme vous contre moi.
 Quant à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous dire. 830
 Je vous ai montré l'art d'affaiblir son empire ;
 Et si je puis jamais y joindre des leçons
 Dignes de vous apprendre à repasser les monts,
 Je suivrai d'assez près votre illustre retraite
 Pour traiter avec lui sans besoin d'interprète, 835
 Et sur les bords du Tibre, une pique à la main,
 Lui demander raison pour le peuple romain.

POMPÉE

De si hautes leçons, seigneur, sont difficiles,
 Et pourraient vous donner quelques soins inutiles,
 Si vous faisiez dessein de me les expliquer 840
 Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer.

SERTORIUS

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine,
 Si vous vouliez avoir l'âme toute romaine :
 Je vous l'ai déjà dit.

POMPÉE

Ce discours rebattu
 Lasserait une austère et farouche vertu.
 Pour moi, qui vous honore assez pour me contraindre
 À fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre,
 Je ne veux rien comprendre en ses obscurités.

845

SERTORIUS

Je sais qu'on n'aime point de telles vérités ;
 Mais, seigneur, étant seuls, je parle avec franchise :
 Bannissant les témoins, vous me l'avez permise ;
 Et je garde avec vous la même liberté
 Que si votre Sylla n'avait jamais été.
 Est-ce être tout Romain qu'être chef d'une guerre
 Qui veut tenir aux fers les maîtres de la terre ?
 Ce nom, sans vous et lui, nous serait encor dû :
 C'est par lui, c'est par vous que nous l'avons perdu.
 C'est vous qui sous le joug traînez des coeurs si braves ;
 Ils étaient plus que rois, ils sont moindres qu'esclaves ;
 Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux
 Ne fait qu'approfondir l'abîme de leurs maux :
 Leur misère est le fruit de votre illustre peine ;
 Et vous pensez avoir l'âme toute romaine !
 Vous avez hérité ce nom de vos aïeux ;
 Mais s'il vous était cher, vous le rempliriez mieux.

850

855

860

865

POMPÉE

Je crois le bien remplir quand tout mon coeur s'applique
 Aux soins de rétablir un jour la république ;
 Mais vous jugez, seigneur, de l'âme par le bras ;
 Et souvent l'un paraît ce que l'autre n'est pas.
 Lorsque deux factions divisent un empire,

870

Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire,
 Suivant l'occasion ou la nécessité
 Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté.
 Le plus juste parti, difficile à connaître, 875
 Nous laisse en liberté de nous choisir un maître ;
 Mais quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus.
 J'ai servi sous Sylla du temps de Marius,
 Et servirai sous lui tant qu'un destin funeste
 De nos divisions soutiendra quelque reste. 880
 Comme je ne vois pas dans le fond de son coeur,
 J'ignore quels projets peut former son bonheur :
 S'il les pousse trop loin, moi-même je l'en blâme ;
 Je lui prête mon bras sans engager mon âme ;
 Je m'abandonne au cours de sa félicité, 885
 Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté ;
 Et c'est ce qui me force à garder une place
 Qu'usurperaient sans moi l'injustice et l'audace,
 Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
 Ne tombe qu'en des mains qui sachent leur devoir. 890
 Enfin je sais mon but, et vous savez le vôtre.

SERTORIUS

Mais cependant, seigneur, vous servez comme un autre ;
 Et nous, qui jugeons tout sur la foi de nos yeux,
 Et laissons le dedans à pénétrer aux dieux,
 Nous craignons votre exemple, et doutons si dans Rome 895
 Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un homme ;
 Et si votre valeur, sous le pouvoir d'autrui,
 Ne sème point pour vous lorsqu'elle agit pour lui.
 Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
 Que de la liberté vous feriez votre gloire, 900
 Que votre âme en secret lui donne tous ses vœux ;
 Mais si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,

Vous aidez aux Romains à faire essai d'un maître,
 Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez l'être.
 La main qui les opprime, et que vous soutenez,
 Les accoutume au joug que vous leur destinez ;
 Et doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
 Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage.

905

POMPÉE

Le temps détrompera ceux qui parlent ainsi ;
 Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici ?
 Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise ;
 Votre exemple à la fois m'instruit et m'autorise :
 Je juge, comme vous, sur la foi de mes yeux,
 Et laisse le dedans à pénétrer aux dieux.
 Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme ?
 N'y commandez-vous pas comme Sylla dans Rome ?
 Du nom de dictateur, du nom de général,
 Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal ?
 Les titres différents ne font rien à la chose :
 Vous imposez des lois ainsi qu'il en impose ;
 Et s'il est périlleux de s'en faire haïr,
 Il ne serait pas sûr de vous désobéir.
 Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,
 J'en userai peut-être alors comme vous faites :
 Jusque-là...

910

915

920

925

SERTORIUS

Vous pourriez en douter jusque-là,
 Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.
 Si je commande ici, le sénat me l'ordonne ;
 Mes ordres n'ont encore assassiné personne.
 Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun ;
 Je leur fais bonne guerre, et n'en proscriis pas un.

930

C'est un asile ouvert que mon pouvoir suprême ;
Et si l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

POMPÉE

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux, 935
Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire,
Et que la liberté trouvera peu de jour
À détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
Ainsi parlent, seigneur, les âmes soupçonneuses ; 940
Mais n'examinons point ces questions fâcheuses,
Ni si c'est un sénat qu'un amas de bannis
Que cet asile ouvert sous vous a réunis.
Une seconde fois, n'est-il aucune voie
Par où je puisse à Rome emporter quelque joie ? 945
Elle serait extrême à trouver les moyens
De rendre un si grand homme à ses concitoyens.
Il est doux de revoir les murs de la patrie :
C'est elle par ma voix, seigneur, qui vous en prie ;
C'est Rome... 950

SERTORIUS

Le séjour de votre potentat,
Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'état ?
Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
Que ses proscriptions comblent de funérailles :
Ces murs, dont le destin fut autrefois si beau, 955
N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau ;
Mais pour revivre ailleurs dans sa première force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce ;
Et comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis. 960

Parlons pourtant d'accord. Je ne sais qu'une voie
 Qui puisse avec honneur nous donner cette joie.
 Unissons-nous ensemble, et le tyran est bas ;
 Rome à ce grand dessein ouvrira tous ses bras.
 Ainsi nous ferons voir l'amour de la patrie,
 Pour qui vont les grands coeurs jusqu'à l'idolâtrie ;
 Et nous épargnerons ces flots de sang romain
 Que versent tous les ans votre bras et ma main.

965

POMPÉE

Ce projet, qui pour vous est tout brillant de gloire,
 N'aurait-il rien pour moi d'une action trop noire ?
 Moi qui commande ailleurs, puis-je servir sous vous ?

970

SERTORIUS

Du droit de commander je ne suis point jaloux ;
 Je ne l'ai qu'en dépôt, et je vous l'abandonne,
 Non jusqu'à vous servir de ma seule personne :
 Je prétends un peu plus ; mais dans cette union
 De votre lieutenant m'envieriez-vous le nom ?

975

POMPÉE

De pareils lieutenants n'ont des chefs qu'en idée :
 Leur nom retient pour eux l'autorité cédée ;
 Il n'en quittent que l'ombre ; et l'on ne sait que c'est
 De suivre ou d'obéir que suivant qu'il leur plaît.
 Je sais une autre voie, et plus noble et plus sûre.
 Sylla, si vous voulez, quitte sa dictature ;
 Et déjà de lui-même il s'en serait démis,
 S'il voyait qu'en ces lieux il n'eût plus d'ennemis.
 Mettez les armes bas, je réponds de l'issue :
 J'en donne ma parole après l'avoir reçue.

980

985

Si vous êtes Romain, prenez l'occasion.

SERTORIUS

Je ne m'éblouis point de cette illusion.
Je connais le tyran, j'en vois le stratagème :
Quoi qu'il semble promettre, il est toujours lui-même.
Vous qu'à sa défiance il a sacrifié,
Jusques à vous forcer d'être son allié...

990

POMPÉE

Hélas ! Ce mot me tue, et je le dis sans feinte,
C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte.
J'aimais mon Aristie, il m'en vient d'arracher ;
Mon coeur frémit encore à me le reprocher ;
Vers tant de biens perdus sans cesse il me rappelle ;
Et je vous rends, seigneur, mille grâces pour elle,
À vous, à ce grand coeur dont la compassion
Daigne ici l'honorer de sa protection.

995

1000

SERTORIUS

Protéger hautement les vertus malheureuses,
C'est le moindre devoir des âmes généreuses :
Aussi fais-je encore plus, je lui donne un époux.

POMPÉE

Un époux ! Dieux ! Qu'entends-je ? Et qui, seigneur ?

SERTORIUS

Moi.

1005

POMPÉE

Vous !

Seigneur, toute son âme est à moi dès l'enfance :

N'imites point Sylla par cette violence ;

Mes maux sont assez grands, sans y joindre celui

De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

1010

SERTORIUS

Tout est encore à vous. Venez, venez, madame,

Faire voir quel pouvoir j'usurpe sur votre âme,

Et montrer, s'il se peut, à tout le genre humain

La force qu'on vous fait pour me donner la main.

POMPÉE

C'est elle-même, ô ciel !

1015

SERTORIUS

Je vous laisse avec elle,

Et sais que tout son coeur vous est encor fidèle.

Reprenez votre bien, ou ne vous plaignez plus

Si j'ose m'enrichir, seigneur, de vos refus.

SCÈNE II

Pompée, Aristie.

POMPÉE

Me dit-on vrai, madame, et serait-il possible...

1020

ARISTIE

Oui, seigneur, il est vrai que j'ai le coeur sensible :
Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour,
Et ma gloire soutient ma haine et mon amour.
Mais si de mon amour elle est la souveraine,
Elle n'est pas toujours maîtresse de ma haine ;
Je ne la suis pas même, et je hais quelquefois
Et moins que je ne veux et moins que je ne dois.

1025

POMPÉE

Cette haine a pour moi toute son étendue,
Madame, et la pitié ne l'a point suspendue ;
La générosité n'a pu la modérer.

1030

ARISTIE

Vous ne voyez donc pas qu'elle a peine à durer ?
Mon feu, qui n'est éteint que parce qu'il doit l'être,
Cherche en dépit de moi le vôtre pour renaître ;
Et je sens qu'à vos yeux mon courroux chancelant
Trébuche, perd sa force, et meurt en vous parlant.
M'aimeriez-vous encor, seigneur ?

1035

POMPÉE

Si je vous aime !
Demandez si je vis, ou si je suis moi-même :
Votre amour est ma vie, et ma vie est à vous.

ARISTIE

Sortez de mon esprit, ressentiments jaloux
Noirs enfants du dépit, ennemis de ma gloire,

1040

Tristes ressentiments, je ne veux plus vous croire.
 Quoi qu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en souvient plus :
 Plus de nouvel hymen, plus de Sertorius ;
 Je suis au grand Pompée ; et puisqu'il m'aime encore, 1045
 Puisqu'il me rend son coeur, de nouveau je l'adore :
 Plus de Sertorius. Mais, seigneur, répondez ;
 Faites parler ce coeur qu'enfin vous me rendez.
 Plus de Sertorius. Hélas ! Quoi que je die,
 Vous ne me dites point, seigneur : « Plus d'Émilie. » 1050
 Rentrez dans mon esprit, jaloux ressentiments,
 Fiers enfants de l'honneur, nobles emportements ;
 C'est vous que je veux croire ; et Pompée infidèle
 Ne saurait plus souffrir que ma haine chancelle :
 Il l'affermir pour moi. Venez, Sertorius ; 1055
 Il me rend toute à vous par ce muet refus.
 Donnons ce grand témoin à ce grand hyménée ;
 Son âme, toute ailleurs, n'en sera point gênée :
 Il le verra sans peine, et cette dureté
 Passera chez Sylla pour magnanimité. 1060

POMPÉE

Ce qu'il vous fait d'injure également m'outrage ;
 Mais enfin je vous aime, et ne puis davantage.
 Vous, si jamais ma flamme eut pour vous quelque appas,
 Plaiguez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas :
 Demeurez en état d'être toujours ma femme, 1065
 Gardez jusqu'au tombeau l'empire de mon âme.
 Sylla n'a que son temps, il est vieil et cassé :
 Son règne passera, s'il n'est déjà passé ;
 Ce grand pouvoir lui pèse, il s'apprête à le rendre ;
 Comme à Sertorius, je veux bien vous l'apprendre. 1070
 Ne vous jetez donc point, madame, en d'autres bras ;
 Plaiguez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas.

Si vous voulez ma main, n'engagez point la vôtre.

ARISTIE

Mais quoi ? N'êtes-vous pas entre les bras d'un autre ?

POMPÉE

Non : puisqu'il vous en faut confier le secret, 1075
Émilie à Sylla n'obéit qu'à regret.
Des bras d'un autre époux ce tyran qui l'arrache
Ne rompt point dans son coeur le saint noeud qui l'attache :
Elle porte en ses flancs un fruit de cet amour,
Que bientôt chez moi-même elle va mettre au jour ; 1080
Et dans ce triste état, sa main qu'il m'a donnée
N'a fait que l'éblouir par un feint hyménée,
Tandis que toute entière à son cher Glabrimon,
Elle paraît ma femme, et n'en a que le nom.

ARISTIE

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte : 1085
Rendez-le-moi, seigneur, ce grand nom qu'elle porte.
J'aimai votre tendresse et vos empressements ;
Mais je suis au-dessus de ces attachements ;
Et tout me sera doux, si ma trame coupée
Me rend à mes aïeux en femme de Pompée, 1090
Et que sur mon tombeau ce grand titre gravé
Montre à tout l'avenir que je l'ai conservé.
J'en fais toute ma gloire et toutes mes délices ;
Un moment de sa perte a pour moi des supplices.
Vengez-moi de Sylla, qui me l'ôte aujourd'hui, 1095
Ou souffrez qu'on me venge et de vous et de lui ;
Qu'un autre hymen me rende un titre qui l'égale ;
Qu'il me relève autant que Sylla me ravale :

Non que je puisse aimer aucun autre que vous ;
Mais pour venger ma gloire il me faut un époux : 1100
Il m'en faut un illustre, et dont la renommée...

POMPÉE

Ah ! Ne vous laissez point d'aimer et d'être aimée.
Peut-être touchons-nous au moment désiré
Qui saura réunir ce qu'on a séparé.
Ayez plus de courage et moins d'impatience : 1105
Souffrez que Sylla meure, ou quitte sa puissance...

ARISTIE

J'attendrai de sa mort ou de son repentir
Qu'à me rendre l'honneur vous daigniez consentir ?
Et je verrai toujours votre coeur plein de glace,
Mon tyran impuni, ma rivale en ma place, 1110
Jusqu'à ce qu'il renonce au pouvoir absolu,
Après l'avoir gardé tant qu'il l'aura voulu ?

POMPÉE

Mais tant qu'il pourra tout, que pourrai-je, madame ?

ARISTIE

Suivre en tous lieux, seigneur, l'exil de votre femme,
La ramener chez vous avec vos légions, 1115
Et rendre un heureux calme à nos divisions.
Que ne pourrez-vous point en tête d'une armée,
Partout, hors de l'Espagne, à vaincre accoutumée ?
Et quand Sertorius sera joint avec vous,
Que pourra le tyran ? Qu'osera son courroux ? 1120

POMPÉE

Ce n'est pas s'affranchir qu'un moment le paraître,
 Ni secouer le joug que de changer de maître.
 Sertorius pour vous est un illustre appui ;
 Mais en faire le mien, c'est me ranger sous lui ;
 Joindre nos étendards, c'est grossir son empire. 1125
 Perpenna, qui l'a joint, saura que vous en dire.
 Je sers ; mais jusqu'ici l'ordre vient de si loin,
 Qu'avant qu'on le reçoive il n'en est plus besoin ;
 Et ce peu que j'y rends de vaine déférence,
 Jaloux du vrai pouvoir, ne sert qu'en apparence. 1130
 Je crois n'avoir plus même à servir qu'un moment ;
 Et quand Sylla prépare un si doux changement,
 Pouvez-vous m'ordonner de me bannir de Rome,
 Pour la remettre au joug sous les lois d'un autre homme ;
 Moi qui ne suis jaloux de mon autorité 1135
 Que pour lui rendre un jour toute sa liberté ?
 Non, non : si vous m'aimez comme j'aime à le croire,
 Vous saurez accorder votre amour et ma gloire,
 Céder avec prudence au temps prêt à changer,
 Et ne me perdre pas au lieu de vous venger. 1140

ARISTIE

Si vous m'avez aimée, et qu'il vous en souviennne,
 Vous mettrez votre gloire à me rendre la mienne ;
 Mais il est temps qu'un mot termine ces débats.
 Me voulez-vous, seigneur ? Ne me voulez-vous pas ?
 Parlez : que votre choix règle ma destinée. 1145
 Suis-je encore à l'époux à qui l'on m'a donnée ?
 Suis-je à Sertorius ? C'est assez consulté :
 Rendez-moi mes liens, ou pleine liberté...

POMPÉE

Je le vois bien, madame, il faut rompre la trêve,
Pour briser en vainqueur cet hymen, s'il s'achève ; 1150
Et vous savez si peu l'art de vous secourir,
Que pour vous en instruire, il faut vous conquérir.

ARISTIE

Sertorius sait vaincre et garder ses conquêtes.

POMPÉE

La vôtre, à la garder, coûtera bien des têtes.
Comme elle fermera la porte à tout accord, 1155
Rien ne la peut jamais assurer que ma mort.
Oui, j'en jure les dieux, s'il faut qu'il vous obtienne,
Rien ne peut empêcher sa perte que la mienne ;
Et peut-être tous deux, l'un par l'autre percés,
Nous vous ferons connaître à quoi vous nous forcez. 1160

ARISTIE

Je ne suis pas, seigneur, d'une telle importance.
D'autres soins éteindront cette ardeur de vengeance ;
Ceux de vous agrandir vous porteront ailleurs,
Où vous pourrez trouver quelques destins meilleurs ;
Ceux de servir Sylla, d'aimer son Émilie, 1165
D'imprimer du respect à toute l'Italie,
De rendre à votre Rome un jour sa liberté,
Sauront tourner vos pas de quelque autre côté.
Surtout ce privilège acquis aux grandes âmes,
De changer à leur gré de maris et de femmes, 1170
Mérite qu'on l'étale aux bouts de l'univers,
Pour en donner l'exemple à cent climats divers.

POMPÉE

Ah ! C'en est trop, madame, et de nouveau je jure...

ARISTIE

Seigneur, les vérités font-elles quelque injure ?

POMPÉE

Vous oubliez trop tôt que je suis votre époux.

1175

ARISTIE

Ah ! Si ce nom vous plaît, je suis encore à vous :
Voilà ma main, seigneur.

POMPÉE

Gardez-la-moi, madame.

ARISTIE

Tandis que vous avez à Rome une autre femme ?
Que par un autre hymen vous me déshonorez ?
Me punissent les dieux que vous avez jurés,
Si, passé ce moment, et hors de votre vue,
Je vous garde une foi que vous avez rompue !

1180

POMPÉE

Qu'allez-vous faire ? Hélas !

ARISTIE

Ce que vous m'enseignez.

1185

POMPÉE

Éteindre un tel amour !

ARISTIE

Vous-même l'éteignez.

POMPÉE

La victoire aura droit de le faire renaître.

ARISTIE

Si ma haine est trop faible, elle la fera croître.

POMPÉE

Pourrez-vous me haïr ?

1190

ARISTIE

J'en fais tous mes souhaits.

POMPÉE

Adieu donc pour deux jours.

ARISTIE

Adieu pour tout jamais.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Sertorius, Thamire.

SERTORIUS

Pourrai-je voir la reine ?

THAMIRE

Attendant qu'elle vienne,
Elle m'a commandé que je vous entretienne,
Et veut demeurer seule encor quelques moments.

1195

SERTORIUS

Ne m'apprendrez-vous point où vont ses sentiments,
Ce que doit Perpenna concevoir d'espérance ?

THAMIRE

Elle ne m'en fait pas beaucoup de confiance ;
Mais j'ose présumer qu'offert de votre main
Il aura peu de peine à fléchir son dédain :
Vous pouvez tout sur elle.

1200

SERTORIUS

Ah ! J'y puis peu de chose,
Si jusqu'à l'accepter mon malheur la dispose ;
Ou pour en parler mieux, j'y puis trop, et trop peu.

1205

THAMIRE

Elle croit fort vous plaire en secondant son feu.

SERTORIUS

Me plaire ?

THAMIRE

Oui ; mais, seigneur, d'où vient cette surprise ?
Et de quoi s'inquiète un coeur qui la méprise ?

1210

SERTORIUS

N'appellez point mépris un violent respect
Que sur mes plus doux voeux fait régner son aspect.

THAMIRE

Il est peu de respects qui ressemblent au vôtre,
S'il ne sait que trouver des raisons pour un autre ;
Et je préférerais un peu d'emportement
Aux plus humbles devoirs d'un tel accablement.

1215

SERTORIUS

Il n'en est rien parti capable de me nuire,
Qu'un soupir échappé ne dût soudain détruire ;
Mais la reine, sensible à de nouveaux désirs,

Entendait mes raisons, et non pas mes soupirs.

1220

THAMIRE

Seigneur, quand un Romain, quand un héros soupire,
 Nous n'entendons pas bien ce qu'un soupir veut dire ;
 Et je vous servirais de meilleur truchement,
 Si vous vous expliquiez un peu plus clairement.
 Je sais qu'en ce climat, que vous nommez barbare,
 L'amour par un soupir quelquefois se déclare ;
 Mais la gloire, qui fait toutes vos passions,
 Vous met trop au-dessus de ces impressions :
 De tels désirs, trop bas pour les grands coeurs de Rome...

1225

SERTORIUS

Ah ! Pour être romain, je n'en suis pas moins homme :
 J'aime, et peut-être plus qu'on n'a jamais aimé ;
 Malgré mon âge et moi, mon coeur s'est enflammé.
 J'ai cru pouvoir me vaincre, et toute mon adresse
 Dans mes plus grands efforts m'a fait voir ma faiblesse.
 Ceux de la politique et ceux de l'amitié
 M'ont mis en un état à me faire pitié.
 Le souvenir m'en tue, et ma vie incertaine
 Dépend d'un peu d'espoir que j'attends de la reine.
 Si toutefois...

1230

1235

THAMIRE

Seigneur, elle a de la bonté ;
 Mais je vois son esprit fortement irrité ;
 Et si vous m'ordonnez de vous parler sans feindre,
 Vous pouvez espérer, mais vous avez à craindre.
 N'y perdez point de temps, et ne négligez rien ;
 C'est peut-être un dessein mal ferme que le sien.

1240

1245

La voici. Profitez des avis qu'on vous donne,
Et gardez bien surtout qu'elle ne m'en soupçonne.

SCÈNE II

Sertorius, Viriate, Thamire.

VIRIATE

On m'a dit qu'Aristie a manqué son projet,
Et que Pompée échappe à cet illustre objet.
Serait-il vrai, seigneur ?

1250

SERTORIUS

Il est trop vrai, madame ;
Mais bien qu'il l'abandonne, il l'adore dans l'âme,
Et rompra, m'a-t-il dit, la trêve dès demain,
S'il voit qu'elle s'apprête à me donner la main.

VIRIATE

Vous vous alarmez peu d'une telle menace ?

1255

SERTORIUS

Ce n'est pas en effet ce qui plus m'embarrasse.
Mais vous, pour Perpenna qu'avez-vous résolu ?

VIRIATE

D'obéir sans remise au pouvoir absolu ;
Et si d'une offre en l'air votre âme encor frappée
Veut bien s'embarrasser du rebut de Pompée,
Il ne tiendra qu'à vous que dès demain tous deux

1260

De l'un et l'autre hymen nous n'assurons les noeuds,
Dût se rompre la trêve, et dût la jalousie
Jusqu'au dernier éclat pousser sa frénésie.

SERTORIUS

Vous pourrez dès demain...

1265

VIRIATE

Dès ce même moment.
Ce n'est pas obéir qu'obéir lentement ;
Et quand l'obéissance a de l'exactitude,
Elle voit que sa gloire est dans la promptitude.

SERTORIUS

Mes prières pouvaient souffrir quelques refus.

1270

VIRIATE

Je les prendrai toujours pour ordres absolus :
Qui peut ce qui lui plaît commande alors qu'il prie.
D'ailleurs Perpenna m'aime avec idolâtrie ;
Tant d'amour, tant de rois d'où son sang est venu,
Le pouvoir souverain dont il est soutenu,
Valent bien tous ensemble un trône imaginaire
Qui ne peut subsister que par l'heur de vous plaire.

1275

SERTORIUS

Je n'ai donc qu'à mourir en faveur de ce choix.
J'en ai reçu la loi de votre propre voix ;
C'est un ordre absolu qu'il est temps que j'entende.
Pour aimer un Romain, vous voulez qu'il commande ;
Et comme Perpenna ne le peut sans ma mort,

1280

Pour remplir votre trône il lui faut tout mon sort.
 Lui donner votre main, c'est m'ordonner, madame,
 De lui céder ma place au camp et dans votre âme.
 Il est, il est trop juste, après un tel bonheur,
 Qu'il l'ait dans notre armée, ainsi qu'en votre coeur :
 J'obéis sans murmure, et veux bien que ma vie...

1285

VIRIATE

Avant que par cet ordre elle vous soit ravie,
 Puis-je me plaindre à vous d'un retour inégal
 Qui tient moins d'un ami qu'il ne fait d'un rival ?
 Vous trouvez ma faveur et trop prompte et trop pleine !
 L'hymen où je m'apprête est pour vous une gêne !
 Vous m'en parlez enfin comme si vous m'aimiez !

1290

SERTORIUS

Souffrez, après ce mot, que je meure à vos pieds.
 J'y veux bien immoler tout mon bonheur au vôtre ;
 Mais je ne vous puis voir entre les bras d'un autre,
 Et c'est assez vous dire à quelle extrémité
 Me réduit mon amour, que j'ai mal écouté.
 Bien qu'un si digne objet le rendît excusable,
 J'ai cru honteux d'aimer quand on n'est plus aimable :
 J'ai voulu m'en défendre à voir mes cheveux gris,
 Et me suis répondu longtemps de vos mépris ;
 Mais j'ai vu dans votre âme ensuite une autre idée,
 Sur qui mon espérance aussitôt s'est fondée ;
 Et je me suis promis bien plus qu'à tous vos rois,
 Quand j'ai vu que l'amour n'en ferait point le choix.
 J'allais me déclarer sans l'offre d'Aristie :
 Non que ma passion s'en soit vue alentie ;
 Mais je n'ai point douté qu'il ne fût d'un grand coeur
 De tout sacrifier pour le commun bonheur.

1295

1300

1305

1310

L'amour de Perpenna s'est joint à ces pensées ;
Vous avez vu le reste, et mes raisons forcées.
Je m'étais figuré que de tels dé plaisirs
Pourraient ne me coûter que deux ou trois soupirs ; 1315
Et pour m'en consoler, j'envisageais l'estime
Et d'ami généreux et de chef magnanime ;
Mais près d'un coup fatal, je sens par mes ennuis
Que je me promettais bien plus que je ne puis.
Je me rends donc, madame ; ordonnez de ma vie : 1320
Encor tout de nouveau je vous la sacrifie.
Aimez-vous Perpenna ?

VIRIATE

Je sais vous obéir,
Mais je ne sais que c'est d'aimer ni de haïr ;
Et la part que tantôt vous aviez dans mon âme 1325
Fut un don de ma gloire, et non pas de ma flamme.
Je n'en ai point pour lui, je n'en eus point pour vous :
Je ne veux point d'amant, mais je veux un époux ;
Mais je veux un héros, qui par son hyménée
Sache élever si haut le trône où je suis née, 1330
Qu'il puisse de l'Espagne être l'heureux soutien,
Et laisser de vrais rois de mon sang et du sien.
Je le trouvais en vous, n'eût été la bassesse
Qui pour ce cher rival contre moi s'intéresse,
Et dont, quand je vous mets au-dessus de cent rois, 1335
Une répudiée a mérité le choix.
Je l'oublierai pourtant, et veux vous faire grâce.
M'aimez-vous ?

SERTORIUS

Oserais-je en prendre encor l'audace ?

VIRIATE

Prenez-la, j'y consens, seigneur ; et dès demain,
Au lieu de Perpenna, donnez-moi votre main.

1340

SERTORIUS

Que se tiendrait heureux un amour moins sincère
Qui n'aurait autre but que de se satisfaire,
Et qui se remplirait de sa félicité
Sans prendre aucun souci de votre dignité !
Mais quand vous oubliez ce que j'ai pu vous dire,
Puis-je oublier les soins d'agrandir votre empire ;
Que votre grand projet est celui de régner ?

1345

VIRIATE

Seigneur, vous faire grâce, est-ce m'en éloigner ?

SERTORIUS

Ah ! Madame, est-il temps que cette grâce éclate ?

1350

VIRIATE

C'est cet éclat, seigneur, que cherche Viriate.

SERTORIUS

Nous perdons tout, madame, à le précipiter :
L'amour de Perpenna le fera révolter.
Souffrez qu'un peu de temps doucement le ménage,
Qu'auprès d'un autre objet un autre amour l'engage.
Des amis d'Aristie assurons le secours
À force de promettre, en différant toujours.
Détruire tout l'espoir qui les tient en haleine,

1355

C'est les perdre, c'est mettre un jaloux hors de peine,
 Dont l'esprit ébranlé ne se doit pas guérir
 De cette impression qui peut nous l'acquérir.
 Pourrions-nous venger Rome après de telles pertes ?
 Pourrions-nous l'affranchir des misères souffertes ?
 Et de ses intérêts un si haut abandon...

1360

VIRIATE

Et que m'importe à moi si Rome souffre ou non ?
 Quand j'aurai de ses maux effacé l'infamie,
 J'en obtiendrai pour fruit le nom de son amie !
 Je vous verrai consul m'en apporter les lois,
 Et m'abaisser vous-même au rang des autres rois !
 Si vous m'aimez, seigneur, nos mers et nos montagnes
 Doivent borner vos vœux, ainsi que nos Espagnes :
 Nous pouvons nous y faire un assez beau destin,
 Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin.
 Affranchissons le Tage, et laissons faire au Tibre.
 La liberté n'est rien quand tout le monde est libre ;
 Mais il est beau de l'être, et voir tout l'univers
 Soupirer sous le joug et gémir dans les fers ;
 Il est beau d'étaler cette prérogative
 Aux yeux du Rhône esclave et de Rome captive ;
 Et de voir envier aux peuples abattus
 Ce respect que le sort garde pour les vertus.
 Quant au grand Perpenna, s'il est si redoutable,
 Remettez-moi le soin de le rendre traitable :
 Je sais l'art d'empêcher les grands coeurs de faillir.

1365

1370

1375

1380

SERTORIUS

Mais quel fruit pensez-vous en pouvoir recueillir ?
 Je le sais comme vous, et vois quelles tempêtes
 Cet ordre surprenant formera sur nos têtes.

1385

Ne cherchons point, madame, à faire des mutins,
Et ne nous brouillons point avec nos bons destins.
Rome nous donnera sans eux assez de peine,
Avant que de souscrire à l'hymen d'une reine ;
Et nous n'en fléchirons jamais la dureté,
À moins qu'elle nous doive et gloire et liberté.

1390

VIRIATE

Je vous avouerai plus, seigneur : loin d'y souscrire,
Elle en prendra pour vous une haine où j'aspire,
Un courroux implacable, un orgueil endurci ;
Et c'est par où je veux vous arrêter ici.
Qu'ai-je à faire dans Rome ? Et pourquoi, je vous prie...

1395

SERTORIUS

Mais nos Romains, madame, aiment tous leur patrie ;
Et de tous leurs travaux l'unique et doux espoir,
C'est de vaincre bientôt assez pour la revoir.

1400

VIRIATE

Pour les enchaîner tous sur les rives du Tage,
Nous n'avons qu'à laisser Rome dans l'esclavage :
Ils aimeront à vivre et sous vous et sous moi,
Tant qu'ils n'auront qu'un choix d'un tyran ou d'un roi.

1405

SERTORIUS

Ils ont pour l'un et l'autre une pareille haine,
Et n'obéiront point au mari d'une reine.

VIRIATE

Qu'ils aillent donc chercher des climats à leur choix,

Où le gouvernement n'ait ni tyrans ni rois.
Nos Espagnols, formés à votre art militaire, 1410
Achèveront sans eux ce qui nous reste à faire.
La perte de Sylla n'est pas ce que je veux ;
Rome attire encor moins la fierté de mes vœux :
L'hymen où je prétends ne peut trouver d'amorces
Au milieu d'une ville où règnent les divorces, 1415
Et du haut de mon trône on ne voit point d'attraits
Où l'on n'est roi qu'un an, pour n'être rien après.
Enfin pour achever, j'ai fait pour vous plus qu'elle :
Elle vous a banni, j'ai pris votre querelle ;
Je conserve des jours qu'elle veut vous ravir. 1420
Prenez le diadème, et laissez-la servir.
Il est beau de tenter des choses inouïes,
Dût-on voir par l'effet ses volontés trahies.
Pour moi, d'un grand Romain je veux faire un grand roi ;
Vous, s'il y faut périr, périssez avec moi : 1425
C'est gloire de se perdre en servant ce qu'on aime.

SERTORIUS

Mais porter dès l'abord les choses à l'extrême,
Madame, et sans besoin faire des mécontents !
Soyons heureux plus tard pour l'être plus longtemps.
Une victoire ou deux jointes à quelque adresse... 1430

VIRIATE

Vous savez que l'amour n'est pas ce qui me presse,
Seigneur ; mais après tout, il faut le confesser,
Tant de précaution commence à me lasser.
Je suis reine ; et qui sait porter une couronne,
Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raisonne. 1435
Je vais penser à moi, vous penserez à vous.

SERTORIUS

Ah ! Si vous écoutez cet injuste courroux...

VIRIATE

Je n'en ai point, seigneur ; mais mon inquiétude
Ne veut plus dans mon sort aucune incertitude :
Vous me direz demain où je dois l'arrêter.
Cependant je vous laisse avec qui consulter.

1440

SCÈNE III

Sertorius, Perpenna, Aufide.

PERPENNA

Dieux ! Qui peut faire ainsi disparaître la reine ?

AUFIDE

Lui-même a quelque chose en l'âme qui le gêne,
Seigneur ; et notre abord le rend tout interdit.

SERTORIUS

De Pompée en ces lieux savez-vous ce qu'on dit ?
L'avez-vous mis fort loin au delà de la porte ?

1445

PERPENNA

Comme assez près des murs il avait son escorte,
Je me suis dispensé de le mettre plus loin.
Mais de votre secours, seigneur, j'ai grand besoin.
Tout son visage montre une fierté si haute...

1450

SERTORIUS

Nous n'avons rien conclu, mais ce n'est pas ma faute ;
Et vous savez...

PERPENNA

Je sais qu'en de pareils débats...

SERTORIUS

De n'ai point cru devoir mettre les armes bas :
Il n'est pas encor temps.

1455

PERPENNA

Continuez, de grâce ;
Il n'est pas encor temps que l'amitié se lasse.

SERTORIUS

Votre intérêt m'arrête autant comme le mien :
Si je m'en trouvais mal, vous ne seriez pas bien.

PERPENNA

De vrai, sans votre appui je serais fort à plaindre ;
Mais je ne vois pour vous aucun sujet de craindre.

1460

SERTORIUS

Je serais le premier dont on serait jaloux ;
Mais ensuite le sort pourrait tomber sur vous.
Le tyran après moi vous craint plus qu'aucun autre,
Et ma tête abattue ébranlerait la vôtre.
Nous ferons bien tous deux d'attendre plus d'un an.

1465

PERPENNA

Que parlez-vous, seigneur, de tête et de tyran ?

SERTORIUS

Je parle de Sylla, vous le devez connaître.

PERPENNA

Et je parlais des feux que la reine a fait naître.

SERTORIUS

Nos esprits étaient donc également distraits.
Tout le mien s'attachait aux périls de la paix ;
Et je vous demandais quel bruit fait par la ville
De Pompée et de moi l'entretien inutile.
Vous le saurez, Aufide ?

1470

AUFIDE

À ne rien déguiser,
Seigneur, ceux de sa suite en ont su mal user ;
J'en crains parmi le peuple un insolent murmure.
Ils ont dit que Sylla quitte sa dictature,
Que vous seul refusez les douceurs de la paix,
Et voulez une guerre à ne finir jamais.
Déjà de nos soldats l'âme préoccupée
Montre un peu trop de joie à parler de Pompée,
Et si l'erreur s'épand jusqu'en nos garnisons,
Elle y pourra semer de dangereux poisons.

1475

1480

SERTORIUS

Nous en rompons le coup avant qu'elle grossisse,

1485

Et ferons par nos soins avorter l'artifice.
D'autres plus grands périls le ciel m'a garanti.

PERPENNA

Ne ferions-nous point mieux d'accepter le parti,
Seigneur ? Trouvez-vous l'offre ou honteuse ou mal sûre ?

SERTORIUS

Sylla peut en effet quitter sa dictature ; 1490
Mais il peut faire aussi des consuls à son choix,
De qui la pourpre esclave agira sous ses lois ;
Et quand nous n'en craignons aucuns ordres sinistres,
Nous périrons par ceux de ses lâches ministres.
Croyez-moi, pour des gens comme vous deux et moi, 1495
Rien n'est si dangereux que trop de bonne foi.
Sylla par politique a pris cette mesure
De montrer aux soldats l'impunité fort sûre ;
Mais pour Cinna, Carbon, le jeune Marius,
Il a voulu leur tête, et les a tous perdus. 1500
Pour moi, que tout mon camp sur ce bruit m'abandonne,
Qu'il ne reste pour moi que ma seule personne,
Je me perdrai plutôt dans quelque affreux climat,
Qu'aller, tant qu'il vivra, briguer le consulat.
Vous... 1505

PERPENNA

Ce n'est pas, seigneur, ce qui me tient en peine.
Exclu du consulat par l'hymen d'une reine,
Du moins si vos bontés m'obtiennent ce bonheur,
Je n'attends plus de Rome aucun degré d'honneur ;
Et banni pour jamais dans la Lusitanie, 1510
J'y crois en sûreté les restes de ma vie.

SERTORIUS

Oui ; mais je ne vois pas encor de sûreté
À ce que vous et moi nous avions concerté.
Vous savez que la reine est d'une humeur si fière...
Mais peut-être le temps la rendra moins altière.
Adieu : dispensez-moi de parler là-dessus.

1515

PERPENNA

Parlez, seigneur : mes vœux sont-ils si mal reçus ?
Est-ce en vain que je l'aime, en vain que je soupire ?

SERTORIUS

Sa retraite a plus dit que je ne puis vous dire.

PERPENNA

Elle m'a dit beaucoup ; mais, seigneur, achevez,
Et ne me cachez point ce que vous en savez.
Ne m'auriez-vous rempli que d'un espoir frivole ?

1520

SERTORIUS

Non, je vous l'ai cédée, et vous tiendrai parole.
Je l'aime, et vous la donne encor malgré mon feu ;
Mais je crains que ce don n'ait jamais son aveu,
Qu'il n'attire sur nous d'impitoyables haines.
Que vous dirai-je enfin ? L'Espagne a d'autres reines ;
Et vous pourriez vous faire un destin bien plus doux,
Si vous faisiez pour moi ce que je fais pour vous.
Celle des Vacéens, celle des Ilergètes,
Rendraient vos volontés bien plus tôt satisfaites ;
La reine avec chaleur saurait vous y servir.

1525

1530

PERPENNA

Vous me l'avez promise, et me l'allez ravir !

SERTORIUS

Que sert que je promette et que je vous la donne,
Quand son ambition l'attache à ma personne ? 1535
Vous savez les raisons de cet attachement,
Je vous en ai tantôt parlé confidemment ;
Je vous en fais encor la même confidence.
Faites à votre amour un peu de violence ;
J'ai triomphé du mien : j'y suis encor tout prêt ; 1540
Mais s'il faut du parti ménager l'intérêt,
Faut-il pousser à bout une reine obstinée,
Qui veut faire à son choix toute sa destinée,
Et de qui le secours, depuis plus de dix ans,
Nous a mieux soutenus que tous nos partisans ? 1545

PERPENNA

La trouvez-vous, seigneur, en état de vous nuire ?

SERTORIUS

Non, elle ne peut pas tout à fait nous détruire ;
Mais si vous m'enchaînez à ce que j'ai promis,
Dès demain elle traite avec nos ennemis.
Leur camp n'est que trop proche ; ici chacun murmure : 1550
Jugez ce qu'il faut craindre en cette conjoncture.
Voyez quel prompt remède on y peut apporter,
Et quel fruit nous aurons de la violenter.

PERPENNA

C'est à moi de me vaincre, et la raison l'ordonne ;
Mais d'un si grand dessein tout mon coeur qui frissonne... 1555

SERTORIUS

Ne vous contraignez point : dût m'en coûter le jour,
Je tiendrai ma promesse en dépit de l'amour.

PERPENNA

Si vos promesses n'ont l'aveu de Viriate...

SERTORIUS

Je ne puis de sa part rien dire qui vous flatte.

PERPENNA

Je dois donc me contraindre, et j'y suis résolu. 1560
Oui, sur tous mes désirs je me rends absolu :
J'en veux, à votre exemple, être aujourd'hui le maître ;
Et malgré cet amour que j'ai laissé trop croître,
Vous direz à la reine...

SERTORIUS

Eh bien ! Je lui dirai ? 1565

PERPENNA

Rien, seigneur, rien encor ; demain j'y penserai.
Toutefois la colère où s'emporte son âme
Pourrait dès cette nuit commencer quelque trame.
Vous lui direz, seigneur, tout ce que vous voudrez ;

Et je suivrai l'avis que pour moi vous prendrez.

1570

SERTORIUS

Je vous admire et plains.

PERPENNA

Que j'ai l'âme accablée !

SERTORIUS

Je partage les maux dont je la vois comblée.
Adieu : j'entre un moment pour calmer son chagrin,
Et me rendrai chez vous à l'heure du festin.

1575

SCÈNE IV

Perpenna, Aufide.

AUFIDE

Ce maître si chéri fait pour vous des merveilles :
Votre flamme en reçoit des faveurs sans pareilles !
Son nom seul, malgré lui, vous avait tout volé,
Et la reine se rend sitôt qu'il a parlé.
Quels services faut-il que votre espoir hasarde,
Afin de mériter l'amour qu'elle vous garde ?
Et dans quel temps, seigneur, purgerez-vous ces lieux
De cet illustre objet qui lui blesse les yeux ?
Elle n'est point ingrate ; et les lois qu'elle impose,
Pour se faire obéir, promettent peu de chose ;
Mais on n'a qu'à laisser le salaire à son choix,
Et courir sans scrupule exécuter ses lois.
Vous ne me dites rien ? Apprenez-moi, de grâce,

1580

1585

Comment vous résolvez que le festin se passe ?
Dissimulerez-vous ce manquement de foi ?
Et voulez-vous...

1590

PERPENNA

Allons en résoudre chez moi.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Arisite, Viriate.

ARISTIE

Oui, madame, j'en suis comme vous ennemie.
Vous aimez les grandeurs, et je hais l'infamie.
Je cherche à me venger, vous à vous établir ; 1595
Mais vous pourrez me perdre, et moi vous affaiblir,
Si le coeur mieux ouvert ne met d'intelligence
Votre établissement avecque ma vengeance.
On m'a volé Pompée ; et moi pour le braver,
Cet ingrat que sa foi n'ose me conserver, 1600
Je cherche un autre époux qui le passe, ou l'égale ;
Mais je n'ai pas dessein d'être votre rivale,
Et n'ai point dû prévoir, ni que vers un Romain
Une reine jamais daignât pencher sa main,
Ni qu'un héros, dont l'âme a paru si romaine, 1605
Démentît ce grand nom par l'hymen d'une reine.
J'ai cru dans sa naissance et votre dignité
Pareille aversion et contraire fierté.
Cependant on me dit qu'il consent l'hyménée,
Et qu'en vain il s'oppose au choix de la journée, 1610
Puisque si dès demain il n'a tout son éclat,
Vous allez du parti séparer votre état.

Comme je n'ai pour but que d'en grossir les forces,
 J'aurais grand déplaisir d'y causer des divorces,
 Et de servir Sylla mieux que tous ses amis, 1615
 Quand je lui veux partout faire des ennemis.
 Parlez donc : quelque espoir que vous m'ayez vu prendre,
 Si vous y prétendez, je cesse d'y prétendre.
 Un reste d'autre espoir, et plus juste et plus doux,
 Saura voir sans chagrin Sertorius à vous. 1620
 Mon coeur veut à toute heure immoler à Pompée
 Tous les ressentiments de ma place usurpée ;
 Et comme son amour eut peine à me trahir,
 J'ai voulu me venger, et n'ai pu le haïr.
 Ne me déguisez rien, non plus que je déguise. 1625

VIRIATE

Viriate à son tour vous doit même franchise,
 Madame ; et d'ailleurs même on vous en a trop dit,
 Pour vous dissimuler ce que j'ai dans l'esprit.
 J'ai fait venir exprès Sertorius d'Afrique
 Pour sauver mes états d'un pouvoir tyrannique ; 1630
 Et mes voisins domptés m'apprenaient que sans lui
 Nos rois contre Sylla n'étaient qu'un vain appui.
 Avec un seul vaisseau ce grand héros prit terre ;
 Avec mes sujets seuls il commença la guerre :
 Je mis entre ses mains mes places et mes ports, 1635
 Et je lui confiai mon sceptre et mes trésors.
 Dès l'abord il sut vaincre, et j'ai vu la victoire
 Enfler de jour en jour sa puissance et sa gloire.
 Nos rois, lassés du joug, et vos persécutés
 Avec tant de chaleur l'ont joint de tous côtés, 1640
 Qu'enfin il a poussé nos armes fortunées
 Jusques à vous réduire au pied des Pyrénées.
 Mais après l'avoir mis au point où je le vois,

Je ne puis voir que lui qui soit digne de moi ;
 Et regardant sa gloire ainsi que mon ouvrage, 1645
 Je périrai plutôt qu'une autre la partage.
 Mes sujets valent bien que j'aime à leur donner
 Des monarques d'un sang qui sache gouverner,
 Qui sache faire tête à vos tyrans du monde,
 Et rendre notre Espagne en lauriers si féconde, 1650
 Qu'on voie un jour le Pô redouter ses efforts,
 Et le Tibre lui-même en trembler pour ses bords.

ARISTIE

Votre dessein est grand ; mais à quoi qu'il aspire...

VIRIATE

Il m'a dit les raisons que vous me voulez dire.
 Je sais qu'il serait bon de taire et différer 1655
 Ce glorieux hymen qu'il me fait espérer :
 Mais la paix qu'aujourd'hui l'on offre à ce grand homme
 Ouvre trop les chemins et les portes de Rome.
 Je vois que s'il y rentre il est perdu pour moi,
 Et je l'en veux bannir par le don de ma foi. 1660
 Si je hasarde trop de m'être déclarée,
 J'aime mieux ce péril que ma perte assurée ;
 Et si tous vos proscrits osent s'en désunir,
 Nos bons destins sans eux pourront nous soutenir.
 Mes peuples aguerris sous votre discipline 1665
 N'auront jamais au coeur de Rome qui domine ;
 Et ce sont des Romains dont l'unique souci
 Est de combattre, vaincre, et triompher ici.
 Tant qu'ils verront marcher ce héros à leur tête,
 Ils iront sans frayeur de conquête en conquête. 1670
 Un exemple si grand dignement soutenu
 Saura... Mais que nous veut ce Romain inconnu ?

SCÈNE II

Arisite, Viriate, Arcas.

ARISTIE

Madame, c'est Arcas, l'affranchi de mon frère ;
Sa venue en ces lieux cache quelque mystère.
Parle, Arcas, et dis-nous...

1675

ARCAS

Ces lettres mieux que moi
Vous diront un succès qu'à peine encor je crois.

(Quintus Aristius.)

ARISTIE *(lit)*

Chère soeur, pour ta joie il est temps que tu saches
Que nos maux et les tiens vont finir en effet.
Sylla marche en public sans faisceaux et sans haches,
Prêt à rendre raison de tout ce qu'il a fait.
Il s'est en plein sénat démis de sa puissance ;
Et si vers toi Pompée a le moindre penchant,
Le ciel vient de briser sa nouvelle alliance,
Et la triste Émilie est morte en accouchant.
Sylla même consent, pour calmer tant de haines,
Qu'un feu qui fut si beau rentre en sa dignité,
Et que l'hymen te rende à tes premières chaînes,
En même temps qu'à Rome il rend sa liberté.
Le ciel s'est donc lassé de m'être impitoyable !
Ce bonheur, comme à toi, me paraît incroyable.
Cours au camp de Pompée, et dis-lui, cher Arcas...

1680

1685

1690

ARCAS

Il a cette nouvelle, et revient sur ses pas.
De la part de Sylla chargé de lui remettre
Sur ce grand changement une pareille lettre,
À deux milles d'ici j'ai su le rencontrer.

1695

ARISTIE

Quel amour, quelle joie a-t-il daigné montrer ?
Que dit-il ? Que fait-il ?

ARCAS

Par votre expérience
Vous pouvez bien juger de son impatience ;
Mais rappelé vers vous par un transport d'amour
Qui ne lui permet pas d'achever son retour,
L'ordre que pour son camp ce grand effet demande
L'arrête à le donner, attendant qu'il s'y rende.
Il me suivra de près, et m'a fait avancer
Pour vous dire un miracle où vous n'osiez penser.

1700

1705

ARISTIE

Vous avez lieu d'en prendre une allégresse égale,
Madame, vous voilà sans crainte et sans rivale.

VIRIATE

Je n'en ai plus en vous, et je n'en puis douter ;
Mais il m'en reste une autre et plus à redouter :
Rome, que ce héros aime plus que lui-même,
Et qu'il préférerait sans doute au diadème,
Si contre cet amour...

1710

SCÈNE III

Viriate, Aristie, Thamire, Arcas.

THAMIRE

Ah ! Madame.

VIRIATE

Qu'as-tu,
Thamire ? Et d'où te vient ce visage abattu ?
Que nous disent tes pleurs ?

1715

THAMIRE

Que vous êtes perdue,
Que cet illustre bras qui vous a défendue...

VIRIATE

Sertorius ?

1720

THAMIRE

Hélas ! Ce grand Sertorius...

VIRIATE

N'achèveras-tu point ?

THAMIRE

Madame, il ne vit plus.

VIRIATE

Il ne vit plus ? ô ciel ! Qui te l'a dit, Thamire ?

THAMIRE

Ses assassins font gloire eux-mêmes de le dire.
Ces tigres, dont la rage, au milieu du festin,
Par l'ordre d'un perfide a tranché son destin,
Tous couverts de son sang, courent parmi la ville
Émouvoir les soldats et le peuple imbécile ;
Et Perpenna par eux proclamé général
Ne vous fait que trop voir d'où part ce coup fatal.

1725

1730

VIRIATE

Il m'en fait voir ensemble et l'auteur et la cause.
Par cet assassinat, c'est de moi qu'on dispose :
C'est mon trône, c'est moi qu'on prétend conquérir,
Et c'est mon juste choix qui seul l'a fait périr.
Madame, après sa perte, et parmi ces alarmes,
N'attendez point de moi de soupirs ni de larmes ;
Ce sont amusements que dédaigne aisément
Le prompt et noble orgueil d'un vif ressentiment :
Qui pleure l'affaiblit, qui soupire l'exhale.
Il faut plus de fierté dans une âme royale ;
Et ma douleur, soumise aux soins de le venger...

1735

1740

ARISTIE

Mais vous vous aveuglez au milieu du danger :
Songez à fuir, madame.

THAMIRE

Il n'est plus temps : Aufide, 1745
Des portes du palais saisi pour ce perfide,
En fait votre prison, et lui répond de vous.
Il vient ; dissimulez un si juste courroux ;
Et jusqu'à ce qu'un temps plus favorable arrive,
Daignez vous souvenir que vous êtes captive. 1750

VIRIATE

Je sais ce que je suis, et le serai toujours,
N'eussé-je que le ciel et moi pour mon secours.

SCÈNE IV

Perpenna, Aristie, Viriate, Thamire, Arcas.

PERPENNA

Sertorius est mort ; cessez d'être jalouse,
Madame, du haut rang qu'aurait pris son épouse,
Et n'appréhendez plus, comme de son vivant, 1755
Qu'en vos propres états elle ait le pas devant.
Si l'espoir d'Aristie a fait ombrage au vôtre,
Je puis vous assurer et d'elle et de toute autre,
Et que ce coup heureux saura vous maintenir
Et contre le présent et contre l'avenir. 1760
C'était un grand guerrier, mais dont le sang ni l'âge
Ne pouvaient avec vous faire un digne assemblage ;
Et malgré ces défauts, ce qui vous en plaisait,
C'était sa dignité, qui vous tyrannisait.
Le nom de général vous le rendit aimable ; 1765
À vos rois, à moi-même il était préférable ;

Vous vous éblouissiez du titre et de l'emploi ;
 Et je viens vous offrir et l'un et l'autre en moi,
 Avec des qualités où votre âme hautaine
 Trouvera mieux de quoi mériter une reine.
 Un Romain qui commande et sort du sang des rois
 (je laisse l'âge à part) peut espérer son choix,
 Surtout quand d'un affront son amour l'a vengée,
 Et que d'un choix abject son bras l'a dégagée.

1770

ARISTIE

Après t'être immolé chez toi ton général,
 Toi, que faisait trembler l'ombre d'un tel rival,
 Lâche, tu viens ici braver encor des femmes,
 Vanter insolemment tes détestables flammes,
 T'emparer d'une reine en son propre palais,
 Et demander sa main pour prix de tes forfaits !
 Crains les dieux, scélérat ; crains les dieux, ou Pompée ;
 Crains leur haine, ou son bras, leur foudre, ou son épée ;
 Et quelque noir orgueil qui te puisse aveugler,
 Apprends qu'il m'aime encore, et commence à trembler.
 Tu le verras, méchant, plus tôt que tu ne penses :
 Attends, attends de lui tes dignes récompenses.

1775

1780

1785

PERPENNA

S'il en croit votre ardeur, je suis sûr du trépas ;
 Mais peut-être, madame, il ne l'en croira pas ;
 Et quand il me verra commander une armée,
 Contre lui tant de fois à vaincre accoutumée,
 Il se rendra facile à conclure une paix
 Qui faisait dès tantôt ses plus ardents souhaits.
 J'ai même entre mes mains un assez bon otage,
 Pour faire mes traités avec quelque avantage.
 Cependant vous pourriez, pour votre heur et le mien,

1790

1795

Ne parler pas si haut à qui ne vous dit rien.
 Ces menaces en l'air vous donnent trop de peine.
 Après ce que j'ai fait, laissez faire la reine ;
 Et sans blâmer des vœux qui ne vont point à vous,
 Songez à regagner le cœur de votre époux.

1800

VIRIATE

Oui, madame, en effet c'est à moi de répondre,
 Et mon silence ingrat a droit de me confondre.
 Ce généreux exploit, ces nobles sentiments
 Méritent de ma part de hauts remerciements :
 Les différer encor, c'est lui faire injustice.
 Il m'a rendu sans doute un signalé service ;
 Mais il n'en sait encor la grandeur qu'à demi :
 Le grand Sertorius fut son parfait ami.
 Apprenez-le, seigneur (car je me persuade
 Que nous devons ce titre à votre nouveau grade ;
 Et pour le peu de temps qu'il pourra vous durer,
 Il me coûtera peu de vous le déférer) :
 Sachez donc que pour vous il osa me déplaire,
 Ce héros ; qu'il osa mériter ma colère ;
 Que malgré son amour, que malgré mon courroux,
 Il a fait tous efforts pour me donner à vous ;
 Et qu'à moins qu'il vous plût lui rendre sa parole,
 Tout mon dessein n'était qu'une atteinte frivole ;
 Qu'il s'obstinait pour vous au refus de ma main.

1805

1810

1815

ARISTIE

Et tu peux lui plonger un poignard dans le sein !
 Et ton bras...

1820

VIRIATE

Permettez, madame, que j'estime
 La grandeur de l'amour par la grandeur du crime.
 Chez lui-même, à sa table, au milieu d'un festin,
 D'un si parfait ami devenir l'assassin, 1825
 Et de son général se faire un sacrifice,
 Lorsque son amitié lui rend un tel service ;
 Renoncer à la gloire, accepter pour jamais
 L'infamie et l'horreur qui suit les grands forfaits ;
 Jusqu'en mon cabinet porter sa violence, 1830
 Pour obtenir ma main m'y tenir sans défense :
 Tout cela d'autant plus fait voir ce que je dois
 À cet excès d'amour qu'il daigne avoir pour moi ;
 Tout cela montre une âme au dernier point charmée.
 Il serait moins coupable à m'avoir moins aimée ; 1835
 Et comme je n'ai point les sentiments ingrats,
 Je lui veux conseiller de ne m'épouser pas.
 Ce serait en son lit mettre son ennemie,
 Pour être à tous moments maîtresse de sa vie ;
 Et je me résoudrais à cet excès d'honneur, 1840
 Pour mieux choisir la place à lui percer le coeur.
 Seigneur, voilà l'effet de ma reconnaissance.
 Du reste, ma personne est en votre puissance :
 Vous êtes maître ici ; commandez, disposez,
 Et recevez enfin ma main, si vous l'osez. 1845

PERPENNA

Moi ! Si je l'oserai ? Vos conseils magnanimes
 Pouvaient perdre moins d'art à m'étaler mes crimes :
 J'en connais mieux que vous toute l'énormité,
 Et pour la bien connaître ils m'ont assez coûté.
 On ne s'attache point, sans un remords bien rude, 1850

À tant de perfidie et tant d'ingratitude :
 Pour vous je l'ai dompté, pour vous je l'ai détruit ;
 J'en ai l'ignominie, et j'en aurai le fruit.
 Menacez mes forfaits et proscrivez ma tête :
 De ces mêmes forfaits vous serez la conquête ;
 Et n'eût tout mon bonheur que deux jours à durer,
 Vous n'avez dès demain qu'à vous y préparer.
 J'accepte votre haine, et l'ai bien méritée ;
 J'en ai prévu la suite, et j'en sais la portée.
 Mon triomphe...

1855

1860

SCÈNE V

Perpenna, Aristie, Viriate, Aufide, Arcas, Thamire.

AUFIDE

Seigneur, Pompée est arrivé,
 Nos soldats mutinés, le peuple soulevé.
 La porte s'est ouverte à son nom, à son ombre.
 Nous n'avons point d'amis qui ne cèdent au nombre :
 Antoine et Manlius, déchirés par morceaux,
 Tous morts et tous sanglants ont encor des bourreaux.
 On cherche avec chaleur le reste des complices,
 Que lui-même il destine à de pareils supplices.
 Je défendais mon poste : il l'a soudain forcé,
 Et de sa propre main vous me voyez percé ;
 Maître absolu de tout, il change ici la garde.
 Pensez à vous, je meurs ; la suite vous regarde.

1865

1870

ARISTIE

Pour quelle heure, seigneur, faut-il se préparer
 À ce rare bonheur qu'il vient vous assurer ?

Avez-vous en vos mains un assez bon otage
Pour faire vos traités avec grand avantage ?

1875

PERPENNA

C'est prendre en ma faveur un peu trop de souci,
Madame ; et j'ai de quoi le satisfaire ici.

SCÈNE VI

Pompée, Perpenna, Viriate, Aristie, Celsus, Arcas, Thamire.

PERPENNA

Seigneur, vous aurez su ce que je viens de faire.
Je vous ai de la paix immolé l'adversaire,
L'amant de votre femme, et ce rival fameux
Qui s'opposait partout au succès de vos vœux.
Je vous rends Aristie, et finis cette crainte
Dont votre âme tantôt se montrait trop atteinte ;
Et je vous affranchis de ce jaloux ennui
Qui ne pouvait la voir entre les bras d'autrui.
Je fais plus : je vous livre une fière ennemie,
Avec tout son orgueil et sa Lusitanie ;
Je vous en ai fait maître, et de tous ces Romains
Que déjà leur bonheur a remis en vos mains.
Comme en un grand dessein, et qui veut promptitude,
On ne s'explique pas avec la multitude,
Je n'ai point cru, seigneur, devoir apprendre à tous
Celui d'aller demain me rendre auprès de vous ;
Mais j'en porte sur moi d'assurés témoignages.
Ces lettres de ma foi vous seront de bons gages ;
Et vous reconnaîtrez, par leurs perfides traits,
Combien Rome pour vous a d'ennemis secrets,

1880

1885

1890

1895

Qui tous, pour Aristie enflammés de vengeance,
Avec Sertorius étaient d'intelligence.
Lisez...

1900

ARISTIE

Quoi ? Scélérat ! Quoi ? Lâche ! Oses-tu bien...

PERPENNA

Madame, il est ici votre maître et le mien ;
Il faut en sa présence un peu de modestie,
Et si je vous oblige à quelque repartie,
La faire sans aigreur, sans outrages mêlés,
Et ne point oublier devant qui vous parlez.
Vous voyez là, seigneur, deux illustres rivales,
Que cette perte anime à des haines égales.
Jusques au dernier point elles m'ont outragé ;
Mais puisque je vous vois, je suis assez vengé.
Je vous regarde aussi comme un dieu tutélaire ;
Et ne puis... Mais, ô dieux ! Seigneur, qu'allez-vous faire ?

1905

1910

(Il lui parle à l'oreille.)

POMPÉE *(après avoir brûlé les lettres sans les lire)*

Montrer d'un tel secret ce que je veux savoir.
Si vous m'aviez connu, vous l'auriez su prévoir.
Rome en deux factions trop longtemps partagée
N'y sera point pour moi de nouveau replongée ;
Et quand Sylla lui rend sa gloire et son bonheur,
Je n'y remettrai point le carnage et l'horreur.
Oyez, Celsus. Surtout empêchez qu'il ne nomme
Aucun des ennemis qu'elle m'a faits à Rome.
Vous, suivez ce tribun : j'ai quelques intérêts

1915

1920

Qui demandent ici des entretiens secrets.

PERPENNA

Seigneur, se pourrait-il qu'après un tel service...

POMPÉE

J'en connais l'importance, et lui rendrai justice.
Allez.

1925

PERPENNA

Mais cependant leur haine...

POMPÉE

C'est assez.
Je suis maître ; je parle ; allez, obéissez.

SCÈNE VII

Pompée, Viriate, Aristie, Thamire, Arcas.

POMPÉE

Ne vous offensez pas d'ouïr parler en maître,
Grande reine ; ce n'est que pour punir un traître.
Criminel envers vous d'avoir trop écouté
L'insolence où montait sa noire lâcheté,
J'ai cru devoir sur lui prendre ce haut empire,
Pour me justifier avant que vous rien dire ;
Mais je n'abuse point d'un si facile accès
Et je n'ai jamais su dérober mes succès.
Quelque appui que son crime aujourd'hui vous enlève,

1930

1935

Je vous offre la paix, et ne romps point la trêve ;
 Et ceux de nos Romains qui sont auprès de vous 1940
 Peuvent y demeurer sans craindre mon courroux.
 Si de quelque péril je vous ai garantie,
 Je ne veux pour tout prix enlever qu'Aristie,
 À qui devant vos yeux, enfin maître de moi,
 Je rapporte avec joie et ma main et ma foi. 1945
 Je ne dis rien du coeur, il tint toujours pour elle.

ARISTIE

Le mien savait vous rendre une ardeur mutuelle ;
 Et pour mieux recevoir ce don renouvelé,
 Il oubliera, seigneur, qu'on me l'avait volé.

VIRIATE

Moi, j'accepte la paix que vous m'avez offerte ; 1950
 C'est tout ce que je puis, seigneur, après ma perte :
 Elle est irréparable ; et comme je ne vois
 Ni chefs dignes de vous, ni rois dignes de moi,
 Je renonce à la guerre ainsi qu'à l'hyménée ;
 Mais j'aime encor l'honneur du trône où je suis née. 1955
 D'une juste amitié je sais garder les lois,
 Et ne sais point régner comme règnent nos rois.
 S'il faut que sous votre ordre ainsi qu'eux je domine,
 Je m'ensevelirai sous ma propre ruine ;
 Mais si je puis régner sans honte et sans époux, 1960
 Je ne veux d'héritiers que votre Rome, ou vous.
 Vous choisirez, seigneur ; ou si votre alliance
 Ne peut voir mes états sous ma seule puissance,
 Vous n'avez qu'à garder cette place en vos mains,
 Et je m'y tiens déjà captive des Romains. 1965

POMPÉE

Madame, vous avez l'âme trop généreuse
Pour n'en pas obtenir une paix glorieuse,
Et l'on verra chez eux mon pouvoir abattu,
Ou j'y ferai toujours honorer la vertu.

SCÈNE VIII

Pompée, Aristie, Viriate, Celsus, Arcas, Thamire.

POMPÉE

En est-ce fait, Celsus ?

1970

CELSUS

Oui, seigneur : le perfide
A vu plus de cent bras punir son parricide ;
Et livré par votre ordre à ce peuple irrité,
Sans rien dire...

POMPÉE

Il suffit : Rome est en sûreté ;
Et ceux qu'à me haïr j'avais trop su contraindre,
N'y craignant rien de moi, n'y donnent rien à craindre.
Vous, madame, agréez pour notre grand héros
Que ses mânes vengés goûtent un plein repos.
Allons donner votre ordre à des pompes funèbres,
À l'égal de son nom illustres et célèbres,
Et dresser un tombeau, témoin de son malheur,
Qui le soit de sa gloire et de notre douleur.

1975

1980